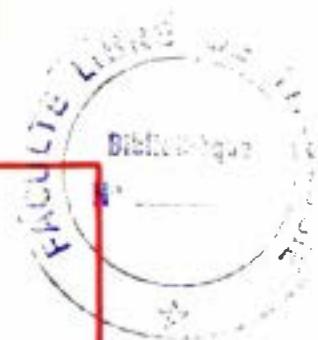


LA REVUE RÉFORMÉE

SOLI DEO GLORIA

SOMMAIRE

Jean BRUN, Idéologie de la Démystification	97
Bernard CASALIS †, L'Agressivité	111
John WINSTON, Magie ou Occultisme: Manifestations et explications	124
Paul WELLS, Le Sabbat, signe eschatologique	137



LA REVUE RÉFORMÉE

REVUE THEOLOGIQUE ET PRATIQUE

à l'usage des fidèles, des conseillers presbytéraux et des pasteurs

publiée par la

SOCIETE CALVINIS E DE FRANCE

avec le concours des Professeurs de la Faculté libre
de Théologie réformée d'Aix-en-Provence

COMITE DE REDACTION

Jean CADIER — Pierre COURTHIAL — Peter JONES
Pierre MARCEL — Richard STAUFFER — Paul WELLS

Avec la collaboration de Klaus BOCKMÜHL,
J.G.H. HOFFMANN, A.-G. MARTIN, Pierre PETIT, etc...

Directeur : Pierre MARCEL, D. Th.

*Rédaction et commandes : 10, rue de Villars
F. 78100 - SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (France)*

ABONNEMENTS, ENVOIS DE FONDS ET DONS se référer page 3 de la couverture

Franco de port et 15 % de réduction sur toute commande de numéros spéciaux
de « La Revue Réformée ». — Voir pages 3 et 4 de la couverture

Prix de ce numéro : **8,00 F.**

— Les abonnements partent toujours du premier numéro de chaque
tome (année ordinaire).

— Tout abonnement qui n'est pas résilié au 31 décembre (par lettre
adressée à l'Administration de la Revue) est considéré comme valable
pour l'année suivante.

— Les abonnements doivent être réglés dans les trois premiers mois
de l'année. Les frais de rappel (F. 1,50) sont à la charge des abonnés.

IDEOLOGIE DE LA DEMYTHISATION

par Jean Brun *

Le terme *idéologie* fait aujourd’hui essentiellement partie du vocabulaire marxiste dans lequel il désigne péjorativement des superstructures éthiques ou culturelles « non-scientifiques » qui seraient nées de situations économico-sociales aliénées et aliénantes. Face aux idéologies qu’il combat, le marxisme se donne pour la science socio-historique démythisant les idéologies et les dénonçant comme fausses et opprimantes. C'est pourquoi le marxisme ne souffre pas d'être taxé lui-même de morale ou de philosophie ; annonçant la fin de toutes ces spéculations, il prétend rendre compte d'une manière rigoureuse et irréfutable du devenir de l'humanité et des productions de celles-ci.

Le matérialisme dialectique se présente donc comme la démythologisation suprême et comme la démythisation de toutes les idéologies, il veut se situer en dehors des spéculations de ce que ENCELS appelait « la conscience faussée ». Nous ne serons donc pas étonnés de voir Roger GARAUDY, à l'époque récente où il appartenait encore à certain parti politique, chercher à annexer l'entreprise bultmanienne au nom de l'impératif : Tout ce qui est démythisation est nôtre. Mais, de nos jours, le marxisme est devenu le tuteur de tous ceux qui cherchent la pensée confortable de la vérité indiscutable et du Sens unidimensionnel ; c'est pourquoi nombreux sont les pasteurs et les prêtres qui marchent au pas derrière un drapeau de la démythisation dont la couleur nous donne à comprendre que l'étoile rouge doit se substituer à celle de Bethléem.

En effet, si nous démythisons l'eschatologie, nous dira-t-on, nous trouverons l'histoire — si nous démythisons le mal, ajoutera-t-on, nous trouverons l'aliénation et l'exploitation de l'homme par l'homme — si nous démythisons le Christ nous trouverons l'Humanité — si nous démythisons l'Eglise nous trouverons le Parti — si nous démythisons le combat contre Satan, nous trouvem-

* Etude publiée dans *Demythisation et Idéologie*. Actes du Colloque organisé par le Centre International d'Etudes humanistes et par l'Institut d'Etudes philosophiques de Rome, chez Aubier, Editions Montaigne, Janv. 1973, et reproduite ici avec l'aimable et gracieuse autorisation de l'Editeur et de l'auteur auxquels nous exprimons notre profonde gratitude.

rons la lutte contre le capital — si nous démythisons le Royaume et le Paradis, nous trouverons la société sans classes — si nous démythisons la Croisade, nous trouverons la guerre révolutionnaire — si nous démythisons le fidèle nous trouverons le militant, si nous démythisons la lutte du Bien contre le Mal, nous trouverons le bon combat de la Gauche contre la Droite¹ — si nous démythisons la Grâce nous trouverons la praxis ; bref, si nous démythisons le Christianisme nous trouverons la Politique marxiste qui mettra la Révolution sur le trône de la Rédemption.

Des événements récents sont venus donner à ces démythisisations en cascade une résonance encore plus concrète puisque pour beaucoup la démythisation de la Pentecôte laisse apparaître Mai 68 et que la démythisation de la Charité ne peut conduire qu'à une adhésion au Secours Rouge. C'est bien ce qui ressort d'un manifeste récent, largement diffusé dans l'Eglise Réformée de France sous le titre *Eglise et Pouvoirs*. Après une utilisation ronronnante du bric-à-brac terminologique habituel, il nous est dit que « les Eglises exercent un pouvoir idéologique qui est une source de conditionnement important » et que « l'Evangile y est reçu, enrobé, conditionné par l'éthique dominante (primaute de l'individuel, suspicion à l'égard du collectif et de l'historique) »². On y déplore que les Eglises soient « largement conformistes à l'égard du pouvoir, timidement réformistes, exceptionnellement contestatrices, jamais révolutionnaires »³. Les prestiges de la démythisation sont tels que les contradictions ne sont plus ressenties comme telles, dépassées qu'elles sont par la toute-puissante marche de l'histoire. C'est ainsi qu'*Eglise et Pouvoirs* affirme qu'il est « vain d'espérer une réforme du système » et justifie « la lutte armée » et la « violence armée » pour en finir avec la société bourgeoise répressive ; les chrétiens qui se mirent jadis au service de HITLER firent preuve du même enthousiasme et de la même naïveté. Toutefois la même Eglise Réformée⁴, en cette année du quatrième centenaire de la Saint-Barthélemy, n'a pas manqué de dénoncer le caractère monstrueux de ce véritable génocide pourtant joyeusement chanté par de nombreux théologiens et poètes engagés de l'époque. La comparaison de ces deux sortes de textes donne, par conséquent, à penser que dans l'esprit de ceux qui ont rédigé *Eglise et Pouvoirs* il existe de « bonnes »

¹ C'est ce qui relève explicitement des recherches de M. ESCARPIT, à qui rien de ce qui concerne le monde et ses arrières-mondes n'est étranger. Dans sa *Lettre ouverte à Dieu*, il voyait dans celui-ci l'image même de ce « personnage séduisant » qu'est « l'intellectuel de gauche » ; dans sa *Lettre ouverte au diable*, le même auteur fait de Satan un « conservateur qui a peur de tout et surtout du changement [...] , l'adulte éternel devant la jeunesse du monde ».

² *Eglise et Pouvoirs*, 7-5 2. Les paragraphes de ce texte sont numérotés selon la plus pure tradition wittgensteinienne pour nous laisser croire que nous sommes en présence d'un véritable *Tractatus logico-theologicus*.

³ *Eglise et Pouvoirs*, 7-5 3. Ce texte ne vise naturellement que les « mauvais » pouvoirs, mais ses auteurs sont tout prêts à se mettre au service du « bon » pouvoir.

⁴ Pour couper court à tout malentendu, l'auteur de cet article tient à préciser qu'il est membre de l'Eglise Réformée.

Saint-Barthélemy, celles qu'ils sont prêts à suivre ou à déclencher eux-mêmes, et de « mauvaises » Saint-Barthélemy, celles que les autres déclenchent. Ce qui permet de distinguer les unes des autres c'est le Grand Démystificateur au nom duquel Thomas MüNTZER, au XVI^e siècle, parlait déjà sans s'en douter : « Il faut utiliser l'épée pour exterminer [les chefs impies]. Et, afin que cela se fasse honnêtement et dûment, il faut que nos pères aimés, les princes, le fassent, eux qui reconnaissent que Dieu est avec nous. Mais s'ils se dérobent à ce devoir, l'épée leur sera arrachée [...]. S'ils résistent, qu'ils soient massacrés sans merci [...]. Au temps de la récolte chacun doit arracher les mauvaises herbes de la vigne du Seigneur [...]. Mais les anges qui aiguissent leur fauille pour cette tâche ne sont autres que les dévoués serviteurs de Dieu [...]. Car les méchants n'auront aucun droit à vivre, si ce n'est pour autant que les Elus les y autorisent »⁵. Il ne faut pas oublier que Thomas MüNTZER fut lui-même démythisé. à partir d'idéologies bien différentes, par ENGELS, puis par le philosophe nazi A. ROSENBERG et, plus récemment, par le situationniste Raoul VANEIGEM, tous trois le revendiquant comme le génial précurseur de leurs propres idées.

La démythisation est ainsi devenue la bannière derrière laquelle se rangent, aussi bien des exégètes en mal de rigueur et de déchiffrement, que des verbo-moteurs instables, en perpétuelle perte d'équilibre intellectuel, qui pensent trouver dans la démythisation le roc sur lequel ils pourront enfin construire un abri solide, eux qui ont toujours marché sur des sables mouvants⁶. C'est pourquoi nous trouvons dans de telles entreprises aussi bien des spéculations tout au plus dignes de celles de M. HOMAIS, que des démarches phénoménologiques dépensant des trésors de bonne volonté pour substituer à des textes difficiles sous leur apparente simplicité, des constructions faciles sous leur apparente complication⁷. Cependant, dans un cas comme dans l'autre, le succès est assuré car on nous promet que l'on va nous dépouiller du vieil homme dont nous étions prisonniers afin de nous donner à lire un nouveau Message jeune, avant tout destiné aux jeunes⁸. Telle est la raison pour la-

⁵ THOMAS MÜNTZER, *Schriften*, Die Fürstenpredigt (Brandt, p. 161).

⁶ Il faudrait également y ajouter les « entristes » qui profitent de cette brèche pour faire entrer leur cheval de Troie. Ils appliquent ainsi à la lettre une recommandation du *Catéchisme révolutionnaire* attribué tantôt à BAKOUNINE tantôt à NETCHAEV : « Le révolutionnaire peut et doit vivre au sein de la société et chercher à paraître tout différent de ce qu'il est en réalité. Le révolutionnaire devra pénétrer partout, dans toutes les classes moyennes ou supérieures — dans la boutique du commerçant, dans l'église, dans l'hôtel du noble, dans le monde bureaucratique, militaire, ainsi que dans celui des lettres, dans le III^e bureau, et même au Palais d'Hiver ».

⁷ Nous ne résistons pas au plaisir de citer cette anecdote, car l'humour est souvent le vrai démythificateur. Un théologien, auteur d'une *Dogmatique* en 35 volumes, meurt et comparait devant Dieu : celui-ci lui demande s'il pourrait consulter la fameuse *Dogmatique* ; tout fier le théologien la tend à Dieu le Père qui la feuillette, la compulse, la soupèse et finit par avouer : « Et dire que tout ça je ne le savais pas ! »

⁸ On sait que, selon Oscar WILDE, la femme passe par sept périodes au cours de sa vie : bébé, enfant, adolescente, jeune femme, jeune femme, jeune femme, jeune femme ; on pourrait en dire autant, *mutatis mutandis*, du philosophe et du théologien qui utilisent la jeunesse comme clientèle et comme matière première.

quelle des théologiens se sont lancés dans des compétitions démythisantes pour offrir à la chrétienté des « dopages psychiques »⁹ sans cesse renouvelés. C'est ainsi que, après avoir connu les théologies de la mort de Dieu, nous avons eu droit aux théologies de la violence, puis aux théologies de la révolution, aux théologies de l'histoire et que, aujourd'hui, nous sont proposées des théologies de la fête avec Harvey Cox, qui écrit dans *Playboy*, et des théologies de la danse avec MOLTMANN. A chaque fois, le nouveau visage d'un Jésus-Christ superstar plus authentique que les précédents est offert à l'admiration inconditionnelle des démythisés.

De telles démythisations se contentent d'ailleurs souvent d'inversions pures et simples ; tout comme il est courant d'affirmer que la « bonne conscience » est en réalité la mauvaise, et que la « mauvaise conscience » est véritablement la bonne, on nous dira pareillement que le bon larron est le mauvais et que le mauvais est le bon. Car le premier meurt soumis à la société répressive dont il est la victime, alors que le second meurt « libre », indompté, dans la révolte, le cri du défi à la bouche. Naguère les futuristes avaient glorifié le voyou¹⁰, la prostituée, le souteneur, le pédéraste¹¹, tenus pour autant de héros noirs, G. PAPINI avait vu dans le criminel « un des rares débris de l'homme vrai »¹² et prêché un Evangile renversé sur le thème : « Haïssez-vous les uns les autres »¹³ ; aujourd'hui, les démythiseurs-inverseurs font chorus avec ceux qui hurlèrent : « Fais mourir Celui-ci, et relâche-nous Barabbas ! »¹⁴. Si bien que « Dieu est mort ! Vive Barabbas ! » est devenu le cri de ralliement de ceux qui démythisent la Croix pour glorifier la puissance, non pas au nom de quelque extraordinaire amour, mais au nom d'un iconoclasme propre à ceux qui ne parviennent jamais à sortir de leur crise de puberté¹⁵.

Que l'on s'attarde à ces trois grands démythiseurs inévitables que sont devenus MARX, NIETZSCHE et FREUD depuis la communication de FOUCAULT au Colloque de Royaumont sur NIETZSCHE¹⁶, ou que l'on en choisisse d'autres, le problème reste de savoir si tous ces grands serruriers ne forgent pas les clefs des serrures qu'ils ont eux-mêmes construites pour les fixer à une porte donnant sur une pièce unique. Nous trouvons-nous en face d'idéologies qu'il faut démythiser, ou en face d'une forme de pensée significative qui pose le problème idéologie-demythisation à partir de considérations implicites qu'il s'agit, sinon de démythiser à leur tour, du moins de mettre à jour afin de montrer si les évidences dont elles prétendent

⁹ L'expression est de Raymond RUYER dans *Les nuisances idéologiques*, Paris, 1972, p. 132.

¹⁰ *Lacerba*, 15 juin 1914.

¹¹ *Lacerba*, 1^{er} avril 1913.

¹² *Lacerba*, 1^{er} janvier 1913.

¹³ *Lacerba*, 1^{er} août 1913.

¹⁴ *Luc*, XXIII, 18.

¹⁵ J.-P. SARTRE en constituerait le meilleur exemple.

¹⁶ Cf. Nietzsche, *Cahiers de Royaumont. Philosophie* n. VI, p. 183.

partir constituent, en réalité, autant de points d'arrivée qui impliquent des démarches éternelles ? Bref : *y a-t-il des idéologies auxquelles on doit opposer une démythisation, ou y a-t-il une idéologie de la démythisation qui revient purement et simplement à penser selon ce couple de contraires ?*

* *

Une idéologie n'est qu'une efflorescence de constructions élaborées par l'homme pour s'approprier le Sens, la démythisation constitue l'idéologie par excellence dans la mesure où elle prétend faire jaillir le Sens pur, elle représente le type même de ce que Raymond RUYER appelle excellemment une « idéologie de regonflage »¹⁷.

Car l'homme est cet éternel OEDIPE qui, sous la conduite de Thésée en quête de la chambre centrale et matricielle du labyrinthe d'où tous les dédales du temps et de l'espace ont pu se déployer, s'efforce de parvenir là où résident les « Mères de l'être », jusqu'au « noyau intime des choses »¹⁸. OEDIPE est, en effet, le Grand Démythiseur typique, lui qui a répondu à toutes les énigmes du Sphinx et qui, en épousant sa mère, a connu le lieu de sa naissance, enseignant à son tour, selon l'expression de SOPHOCLE, les sillons maternels d'où il avait surgi. Ce déchiffreur de mystères, ce Prince de la *Deutung*, peut désormais régner sur Thèbes et la puissance couronne son savoir.

Mais ce Grand Démythiseur se voit démythisé à son tour par le devin TIRÉSIAS, car ce savant sans rival avait regardé le miroir du Temps en le considérant comme un objet : jamais il n'avait su y voir sa propre image puisqu'il se contentait de dissiper des énigmes en continuant d'ignorer qui il était¹⁹.

Au cours des siècles, les philosophes et les théologiens ont constamment tenu ce rôle d'OEDIPE en changeant fort souvent de costume et en démythisant de nombreuses énigmes. Ils ont chaque fois cru trouver une Thèbes nouvelle à l'ombre de laquelle ils pourraient, libres de tous les sphinx, enfin régner en paix en donnant naissance à des fils-frères au cœur d'une cité éclairée par la lumière jaillie du Sens enfin maîtrisé. A chaque fois la démythisation, se voulant toujours pure et dure, a prétendu tenir les armes absolues de la *Deutung* pour dire au Sens : Sésame, ouvre-toi ! C'est pourquoi il vaut la peine de suivre quelques-uns de ses avatars.

¹⁷ R. RUYER, *Les nuisances idéologiques*, cité, p. 159.

¹⁸ Formules de NIETZSCHE dans *La Naissance de la tragédie*.

¹⁹ KIERKEGAARD qui avait déjà eu affaire à des démythiseurs écrivait : « Il ne faut pas considérer le miroir, le cadre, par exemple... Mais se regarder soi-même dans le miroir. Or c'est bien ce qu'on a fait avec ce miroir qu'est la parole de Dieu. De là toutes ces sciences auxiliaires autour d'elle et qui considèrent la glace, le cadre, l'encaissement, etc., au lieu de se regarder dans le miroir ». (*Par. XIV A 283*). Il reprend une idée voisine dans *Le Banquet* auquel il donne comme épigraphie un aphorisme de LICHTENBERG : « De telles œuvres sont des miroirs, si c'est un singe qui s'y regarde il n'y verra pas un apôtre ».

Beaucoup de ceux qui voient dans DESCARTES le père de la philosophie moderne ayant eu le mérite de constituer une philosophie critique fondée sur l'esprit d'autorité et l'analyse rationnelle, reprochent à la scolastique ses *Aristoteles dixit* ou ses *Thomasius dixit* parce qu'ils condamnèrent la philosophie à n'être que la servante de la théologie. Mais, la plupart d'entre eux font porter leur critique et leur entreprise de démythologisation sur le sujet du verbe *dixit* et non sur le verbe lui-même. C'est pourquoi leur *Deutung* se réduit trop souvent à substituer au *Thomasius dixit* les *Staline dixit*, *Trotsky dixit*, *Mao dixit*, etc. On n'en finirait pas de faire l'inventaire de tous les sujets qui, au cours des siècles, sont ainsi venus enrichir le Panthéon de la démythologisation : à chaque fois un clou en chassait un autre pour supporter le panneau affichant « Complet » à l'hôtel de la Vérité.

Toutefois, si nous ne voulons pas trop anticiper sur les siècles futurs, nous pouvons dire que, à partir du XVIII^e siècle, le savant apparut à beaucoup comme le Grand Démythiseur par excellence, si bien que la « servante » philosophie se choisit une nouvelle demeure avec de nouveaux patrons. L'humanisme du savoir se substitua au théologisme de la foi, l'espace et le mouvement se trouvèrent désacralisés et devinrent le terrain où s'exerçaient, non plus la gloire et les desseins de Dieu, mais bien la géométrie et la mécanique. En outre, puisqu'il suffisait de bien juger pour bien faire, le péché originel et la Grâce se trouvèrent par là démythisés, et la Lumière de la raison prétendit triompher de toutes les mystifications du mysticisme et de toutes les crédulités de la croyance. Tant et si bien que « philosophe » et « savant » finirent par devenir synonymes et que le terme de « philosophie » désigna l'ensemble des sciences. C'est pourquoi KANT enseigna à Koenigsberg aussi bien la logique et la morale que la géologie, la théorie des vents et celle des tremblements de terre, la pédagogie, l'ethnologie, l'anthropologie, la géographie, et disserta même sur les volcans de la lune. Les *Prolégomènes* et la *Critique de la raison pure* se présentèrent comme des démythisations avant la lettre que KANT croyait définitives et constitutives d'un système qui garderait de façon immuable l'architecture qu'il lui avait donnée.

Dès lors la philosophie déserta l'oratoire pour le laboratoire et préféra l'eau distillée à l'eau bénite ; elle se présenta lumineuse et sereine, équilibrée et rationnelle, auréolée de tous les prestiges d'une science sans défaut, conquise par une Lumière qu'elle se chargeait d'entretenir et de transmettre à une société enfin libérée des errements de l'enfance et devenue véritablement adulte²⁰.

²⁰ Le thème du *monde adulte* est une des plus tenaces constantes de l'idéologie de la démythisation : il fleurit dès la Renaissance, se retrouve chez CONDORCET et chez Auguste COMTE pour déboucher récemment chez BONHOEFFER. Chacun, à des époques différentes, se félicite que la société soit devenue « enfin » adulte et fait dater de l'époque où il vit l'avènement de cette maturité provoquée par des événements qu'il priviliege lui-même.

OEDIPE démythisait les Ténèbres, Thésée trouvait dans les mathématiques, la physique et la biologie le fil conducteur à l'aide duquel il devenait possible de circuler dans le labyrinthe. Si bien que tous deux se mirent à rédiger l'*Encyclopédie*. Finalement, la philosophie, sûre d'elle et la démarche ferme, disserta sur le *Tableau historique des progrès de l'esprit humain* et alla se faire baptiser « positive » sur les nouveaux autels dressés par Auguste COMTE.

Toutefois, cette idéologie de la démythisation travailla immédiatement à faire pousser dans tous les sens des arborescences de délire rationnel. Extrapolant des résultats acquis par des chercheurs objectifs, elle se mit à danser dans les laboratoires en rêvant sur la réalité. Elle avait déjà spéculé avec GOETHE sur l'*Urpflanze*, l'*Ur-tier*, l'os inter-maxillaire et sur la théorie des couleurs; avec HAECKEL et bien d'autres elle remonta le cours des siècles pour découvrir la monère primitive; elle inspira les spéculations de ROBINET sur la nature qui apprend à faire l'homme; suscita et entretint les querelles entre les platoniens et les neptuniens; elle se lança dans la morphologie comparée, fit un tour du côté de l'*homme-machine* avec LA METTRIE et découvrit dans le magnétisme et dans l'électricité l'occasion de rêveries romantico-positivistes. C'est elle que l'on retrouverait aujourd'hui au cœur des spéculations de MONOD dont le succès tient, non pas aux exposés biologiques qui dépassent de beaucoup la compréhension de la quasi-totalité des lecteurs de l'ouvrage, mais au fait que l'homme y est présenté comme un être né du hasard et fruit d'un gigantesque *happening* cosmique. Grâce à lui le programme du vieux magicien du Zarathoustra : « Vlan ! dans tous les hasards »²¹ se trouve revêtu de la même auréole que celle dont on pare les horoscopes dressés par des ordinateurs.

L'idéologie de la démythisation est une grande pourvoyeuse de mythes qui se plaît à faire la folle sous les beaux atours de la raison, car le désir de s'approprier le sens se double de la volonté de jongler avec lui pour le parer de visages nouveaux.

OEDIPE rencontra ensuite un nouveau THÉSÉE démythiseur en la personne de l'historien qui fait du sens non pas tellement une signification qu'une direction et qui définit la nature et l'homme non comme des systèmes mais comme une histoire. Les philosophies de l'histoire, en nous disant d'où nous venons, où nous en sommes, où nous allons et comment nous devons nous rendre maîtres et possesseurs de Chronos pour nous diriger vers le bonheur et la liberté, se présentèrent aux philosophes comme la nouvelle entreprise de démythologisation capable d'extirper de la conscience les idéologies trompeuses.

C'est pourquoi, à partir de CONDORCET, de HERDER, de TURGOT, de HEGEL et de bien d'autres, la philosophie mania la périodisation,

²¹ NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, « Le chant de la mélancolie » 3.

invoqua la ruse de la Raison, l'importance ou la non-importance du grand homme, glorifia puis vomit le *Volksgeist*, célébra la liberté puis le déterminisme. La Patrie, le Sang, la Race, la Classe lui servirent tour à tour d'outil universel pour démythologiser. Et pour fabriquer d'autres mythes dans lesquels elle traça à Chronos de nouvelles voies à suivre en proclamant chaque fois : Il y a eu, certes, d'autres démythologisations, mais celle-ci est la bonne et ses résultats sont définitifs.

Une nouvelle étape, dans l'histoire des idéologies de la démythisation, se présenta lorsqu'on voulut faire la synthèse de la démythologisation par la science et de la démythologisation par l'histoire ; on proclama que, non seulement l'histoire était une science, mais qu'elle était LA science et qu'elle trouvait son accomplissement véritable dans la politique. *OEDIPÉ* se mit, une fois de plus, à la remorque de ce nouveau *THÉSÉE* qui, au nom d'une conception rigoureusement scientifique du déroulement des événements et de l'enchaînement des faits sociaux, lui promit la définition de vérités politiques indiscutables auxquelles tous les hommes devaient se soumettre sous peine de mettre l'humanité tout entière en danger de mort.

Dès lors le Révolutionnaire devint le nouveau Grand Démystificateur seul capable d'ouvrir les yeux des foules et de les faire agir. Au nom de la science, du sens de l'histoire et du devenir de la vérité, philosophes et théologiens s'ingénierent à démythologiser à qui mieux mieux pour justifier après coup toutes ces idéologies de l'anti-idéologie. *THÉSÉE* lâchait son fil d'Ariane pour en saisir sans cesse un nouveau et *OEDIPÉ* pensait, à chaque fois, que l'authentique cordon ombilical lui était présenté.

On sait que *FRÉDÉRIC II* aurait dit : « Envahissez d'abord la Silésie, je trouverai ensuite quelques juristes pour justifier mes droits sur cette province » ; tous les démytificateurs ont été souvent réduits au rôle de ces juristes en célébrant comme définitive la démythisation du jour qu'on leur demandait d'avaliser. Comme jadis les philosophes des lumières avaient cru mettre les rois au service de la philosophie alors qu'ils mettaient la philosophie au service des rois, de même aujourd'hui des philosophes se trouvent réduits à utiliser les mots du pouvoir afin de donner du pouvoir aux mots. Loin de demander des comptes au pouvoir, ils se condamnent à lui en rendre en se donnant la bonne conscience de proclamer que le pouvoir qu'ils encensent n'est pas encore installé dans les cadres où il pourrait vraiment s'exercer. Ainsi est née une classe de néo-collaborateurs qui se mettent à la remorque des événements en se donnant l'illusion qu'ils les dirigent ; ils doivent faire la joie des mânes de *LÉNINE* qui proclamait : « Quand nous voudrons prendre les bourgeois, c'est eux qui viendront nous vendre la corde ».

Dans son *1984* Georges *ORWELL* décrit l'immense appareil bureaucratique qui, dans la Cité de demain, est chargé de remettre constamment les archives au goût de la vérité du jour ; beaucoup

de philosophes n'agissent pas autrement, et la théologie, devenue la servante de la philosophie, opère de même. Chacun est prêt à proclamer comme Auguste COMTE : « Au nom du passé et de l'avenir, les serviteurs théoriques et les serviteurs pratiques de l'HUMANITÉ viennent prendre dignement la direction générale des affaires terrestres, pour construire enfin la vraie providence, morale, intellectuelle, et matérielle ; en excluant irrévocablement de la suprématie politique tous les divers esclaves de Dieu, catholiques, protestants, ou déistes, comme étant à la fois arriérés et perturbateurs »²².

Là encore, la démythologisation politique, se termina en idéologie délirante dans la mesure où tous les démythiseurs-planificateurs rêvent vite de mondes nouveaux dans lesquels il ne s'agit plus d'améliorer la situation de l'homme, mais bien de recréer celui-ci. Les Grands Démystificateurs se transforment alors en Grands Inquisiteurs qui cherchent la caution du sang des hommes pour donner à leurs délires une authenticité tragique ; ils font ainsi mourir pour des idées qui seront démonétisées le lendemain.

Depuis peu le cours de la démythisation a pris une nouvelle voie ; on affirme volontiers que la Grande Démystification serait celle qui donnerait à THÉSÉE le fil conduisant jusqu'à l'homme à l'état brut, jusqu'à l'*homme nu*, dépouillé de toutes les idéologies accumulées par plusieurs siècles de culture. Dès lors, avec LÉVI-STRAUSS pour guide, THÉSÉE conduit OEDIPE au pays où fleurit la *pensée sauvage*. C'est ainsi que, par un renversement bien significatif, on est allé chercher chez ceux qui vivent dans les mythes l'archéotype de l'homme vraiment démythisé puisque plongé dans le domaine naturel du pré-culturel, de l'anté-prédicatif et du pré-significatif. Le sauvage est désormais tenu pour celui qui connaît le véritable cogito pré-réflexif, antérieur à toutes les syntaxes grammaticales, et qui habite dans la salle d'honneur de ce vaste édifice baptisé sémiologie.

Telle est la raison pour laquelle l'adjectif *sauvage* est devenu aujourd'hui l'adjectif chic, contestataire et purificateur par excellence²³, car le sauvage est devenu le Grand Démystificateur, seul capable de recycler valablement le civilisé. Toute cette idéologie du sauvage ne va pas sans rappeler celle qui avait déjà eu cours au

²² Proclamation de COMTE au Palais Cardinal le 19 octobre 1851 ; cette formule est reprise dans les premières lignes de la Préface au *Catéchisme positiviste*.

²³ C'est ainsi qu'on parle de « crèche sauvage », de « fol sauvage », de « littérature sauvage », de « grève sauvage », de « fête sauvage », de « ski sauvage », de « parking sauvage », de « musique sauvage », de « liberté sauvage », de « camping sauvage », de « presse sauvage », de « liturgie sauvage », de « dieu sauvage », d'*« urbanisme sauvage* », et même de « soldes sauvages ». Une grande maison d'édition a publié un *Dictionnaire des mots sauvages* ; les revues politiques parlent d'un « socialisme à l'état sauvage » et la publicité a naturellement immédiatement récupéré le terme : c'est ainsi qu'un parfumeur vante les mérites de son « eau sauvage » qu'un nouveau dentifrice se qualifie de « dentifrice au goût sauvage », qu'une marque de potages en poudre nous propose une « soupe sauvage », qu'un liquoriste nous parle de la « très secrète et très sauvage liqueur du Comte X ». Il convient de ne pas oublier « l'amour sauvage », ni le « sexe sauvage ».

XVIII^e siècle ; mais, alors que du temps de ROUSSEAU et de bien d'autres, on s'en était surtout tenu à des considérations éthiques, aujourd'hui, la vogue pour la linguistique aidant, on invoque le sauvage au nom d'un systématisme beaucoup plus général qui porte sur les combinatoires sémiologiques. On pense ainsi que, grâce au sauvage, l'homme peut être réintroduit dans la nature et que, par l'intermédiaire des sciences naturelles, il s'y trouvera dissous puisque, nous précise LÉVI-STRAUSS, les actes, les pensées, les structures anatomo-physiologiques ne sont, en définitive, que le produit de réactions bio-chimiques.

Ainsi la Grande Idéologie, et la seule, qu'il importait de démythiser c'était l'homme lui-même. D'où l'actuel succès des anti-humanismes qui nous annoncent la mort de ce grand mythe appelé *Homme*.

Dans une telle entreprise une précieuse alliée fut découverte en la personne de l'anti-psychiatrie qui dénonce les oppositions normal-pathologique, équilibre-démence, comme autant de notions nées de visions du monde qui reposent sur le mythe de la bi-polarité des valeurs, sur le dualisme répressif de l'acceptation et du refus, et sur l'incompatibilité du désir et de la réalité. L'anti-psychiatrie, ainsi que les situationnistes, FOUCAULT et quelques autres, dénoncent l'idée même de « maladie mentale » et voient dans tous les couples de contraires : Bien-Mal, Laid-Beau, Vrai-Faux, les ressorts cachés d'idéologies qu'il importe de démythiser une fois pour toutes parce qu'elles sont responsables de ces thérapeutiques qui, en tant que telles, ne peuvent être que réactionnaires.

C'est pourquoi DELEUZE et GUATTARI identifient processus schizophrénique et processus révolutionnaire et que David COOPER fait l'éloge de la paranoïa, seule capable, selon lui, de nous libérer de la réalité et de faire de nous des enfants-fleurs qui n'obéiront plus qu'à leurs désirs et à leurs rêves.

NIETZSCHE avait déjà invoqué la folie : « Ah ! donnez-moi au moins la folie, puissances célestes ! [...] Donnez-moi le délire et les convulsions, les illuminations et les ténèbres soudaines, terrifiez-moi par des frissons et des ardeurs tels que jamais mortel n'en éprouva, des fracas et des formes errantes, faites-moi hurler et gémir comme une bête pour que je croie en moi-même »²⁴. Aujourd'hui certains voudraient nous faire croire que la folie n'est pas un effondrement mais une percée, c'est pourquoi Antonin ARTAUD est tenu pour celui qui a « crevé le mur du signifiant »²⁵.

Ainsi TRIÉSÉE ne se contente plus de chercher la chambre centrale du labyrinthe pour installer OEDIPE dans le temple du savoir : il biffe tout le dessin du dédale, il « déterritorialise » l'homme et l'existence. OEDIPE n'a, par conséquent, aucune raison d'être car

²⁴ NIETZSCHE, *Aurore* § 14.

²⁵ G. DELEUZE et F. GUATTARI, *Capitalisme et Schizophrénie. L'Anti-Oedipe*, Paris, 1972, p. 160.

il n'y a plus de sens à connaître ni de lien à trouver : il faut proclamer « la règle du droit au non-sens et à l'absence de lien »²⁶.

La démythisation suprême consiste donc à affirmer qu'il ne s'agit nullement de guérir de la folie pour conquérir l'équilibre, mais qu'il faut, au contraire, guérir par la folie afin de se libérer de ce grand mythe répressif appelé « équilibre ». Aux vertiges conformistes de l'équilibre confortable, succèdent les vertiges délirants de la démence exaltante ; la philosophie se transforme ainsi en philomanie et s'attache à réécrire chaque jour un nouvel *Eloge de la folie*. L'homme, qui a véritablement perdu la tête, médite sur cette pensée de NIETZSCHE : « Nous regardons toutes choses avec la tête d'un homme et ne pouvons couper cette tête ; cependant la question reste toujours de dire ce qui existerait encore du monde si on l'avait néanmoins coupée »²⁷. Il est devenu l'*Acéphale* glorifié par Georges BATAILLE et dessiné par André MASSON.

* * *

Dès lors il ne reste plus qu'une chose à faire : fabriquer du sens, et puisque, avec NIETZSCHE, on refuse d'opposer l'Apparence à l'Etre, on pourra, au nom de la Démystification absolue, affirmer que rien n'est mythe parce que tout est mythe. Telle est la raison pour laquelle se développe aujourd'hui une schizophrénie hédoniste préférant le principe de plaisir sur le principe de réalité et faisant du jeu la forme suprême de la vie. Le succès de la philosophie de MARCUSE, qui arrive sur la lancée de celle de Charles FOURIER, s'inscrit dans une telle perspective.

Mais il y a plus : la Vie, proclame-t-on, doit être démythosée de toute finalité car elle n'est elle-même qu'un jeu qui parfois joue à l'homme comme l'on joue aux dés. Un tel point de vue explique la vogue actuelle du Bouddhisme Zen pour qui la vie n'est qu'un geste que personne ne fait et qui ne s'adresse à personne. Un geste qui donne naissance à des événements qui agglutinent des éléments puis les désagrègent. Mais le Grand Mythe dans lequel nous vivons en Occident, mythe que NIETZSCHE avait déjà dénoncé, serait celui qui nous laisse croire que toutes ces coalitions éphémères constituent autant d'individus. En réalité, nous dit-on, ce que nous appelons chose, être ou sujet n'est que le reflet terminologique de mythes substantialistes ou grammaticaux.

Ainsi donc la démythisation nous annonce que tout est mythe, sauf les mythes, parce que « le chemin n'existe pas »²⁸ et que le Tao coule partout dans tous les sens. La démythisation nous conduit finalement à cette mort de l'homme, dans laquelle beaucoup voient l'extase suprême, et au nihilisme qui prend le contre-pied du

²⁶ Op. cit. p. 3175.

²⁷ NIETZSCHE, *Humain, trop humain*, § 9.

²⁸ NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, « De l'esprit de lourdeur » 2.

« Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie ». En affirmant qu'il n'y a ni chemin ni voyageur, en prétendant que nous jouons avec des vérités sans Vérité, en faisant de la Vie une danse dont aucune figure chorégraphique ne saurait être privilégiée — même pas celle que nous figeons naïvement en la baptisant « homme » — la démythisation aboutit au néant.

Dès lors, rien d'étonnant si, pour se divertir, l'homme aime de plus en plus *l'ange du bizarre* cher à Edgar Poë ou la griserie de ce que Thomas MANN appelait les « vacances perpétuelles du moi ». Si bien que le danger de demain n'est peut-être pas celui d'une nouvelle guerre mondiale, mais ou peut-être aussi, celui de nombreuses guerres civiles se répandant comme une traînée de poudre et dans lesquelles le grand mythe de la démythisation incitera les hommes à ces errances collectives et violentes dans lesquelles WOTAN viendra à nouveau s'incarner comme il l'avait déjà fait avec le nazisme²⁹.

D'autre part, on sait comment se termina le futurisme ; or, son iconoclastie démythisante ressemble traits pour traits à celle que l'on rencontre aujourd'hui dans les milieux artistiques et philosophiques dit d'avant-garde. Enfin lorsqu'on relit le livre d'Hermann RAUSCHNING *La révolution du nihilisme*, écrit en 1939 peu de temps avant la déclaration de guerre par cette ancienne personnalité nazie repentie, on est frappé des ressemblances d'attitudes d'une certaine jeunesse telle que nous la voyons en 1973, et de celle des jeunes nazis dont RAUSCHNING parlait en ces termes : « Cette jeunesse cherche la lutte pour la lutte. Il n'est pas question du bonheur mais du destin [...]. La jeune génération veut vivre sa vie. Elle ne veut pas s'abaisser à un travail de manœuvres permettant aux nouveaux parvenus d'affirmer leur pouvoir [...]. La jeunesse vivante se sent des ailes et se croit appelée à accomplir à sa manière la vraie révolution, la révolution mondiale »³⁰. RAUSCHNING précise que le mercenaire de la révolution « adhère au changement, quelle qu'en soit la direction. Car le changement même

²⁹ En 1936 C.-G. JUNG, dans un texte qui semble écrit pour aujourd'hui, disait : « Que dans un pays de civilisation véritable, qui depuis fort longtemps passe pour avoir surmonté le Moyen Age, un ancien dieu de la tempête et de l'ivresse, je veux dire WOTAN, depuis longtemps mis à la retraite — celle de l'histoire — que ce dieu là, comme un volcan éteint, puisse se réveiller et faire preuve d'un renouveau d'activité, voilà qui est plus que curieux : c'est révélateur [...]. C'est dans les mouvements de jeunesse en Allemagne qu'il a été rappelé à la vie et qu'il fut honoré [...]. Ces blonds adolescents (et quelquefois ces adolescentes) que l'on voyait, inlassables errants, sur toutes les grandes routes, depuis le Cap Nord jusqu'à la Sicile, le sac au dos et armés d'une guitare, étaient les serviteurs fidèles du dieu infatigable de l'errance [...]. Dès 1933 cependant, cette façon de rouler sa bosse prit fin, remplacée par une marche au pas cadencé, à laquelle prirent part des centaines de milliers d'individus, depuis le bambin de cinq ans jusqu'au vétéran. Le mouvement hitlérien mit littéralement toute l'Allemagne sur pied ; offrant le spectacle d'une migration de peuple sur place, en marquant le pas : WOTAN, le dieu errant, était réveillé ». (C.-G. JUNG, *Aspects du drame contemporain*, trad. Roland Cahen, 2^e éd. Paris-Geneve, 1971, p. 67).

³⁰ Hermann RAUSCHNING, *La révolution du nihilisme*, trad. P. Ravoux et M. Stora, Paris, 1939, p. 77-78.

implique, pour lui, renouveau et sens de la vie. La jeune génération vit déjà dans une réalité nouvelle. Son réalisme est autre que celui d'un monde bourgeois en train de sombrer irrémédiablement »³¹. Ce n'est pas MARCUSE mais JUNGER qui affirmait que le monde bourgeois était en complète décomposition et avec lui « l'interprétation économique du monde », la « cosmologie sentimentale vertueuse et raisonnable » qui s'identifie à l'utopie économiste ; la bourgeoisie s'attribue, selon lui, tant d'importance parce qu'elle a « la prétention fondamentale d'être le facteur de la prospérité ». La jeunesse n'en veut plus, c'est pour cette raison qu'elle adhère à la révolte en proclamant « qu'il est préférable d'être criminel que d'être bourgeois »³².

* *

Les démythisations d'hier, d'aujourd'hui, de demain nous font toutes retomber dans le même mythe : celui de l'homme qui prétend avoir ouvert la cage de son moi et aboli les limites que le constituent en tant qu'individu et en tant qu'espèce. Porteuses d'idéologies, elles dénoncent celles de la veille pour leur en substituer de nouvelles.

Et le grand problème demeure posé : le couple idéologie-démythification ne cache-t-il pas les vicissitudes de l'homme qui, dans le temps, se trouve aux prises avec l'Eternité ? Car l'homme est dans le Sens, mais il renverse toujours les données du problème en affirmant d'abord que le Sens est en lui et que celui-ci, comme lui-même, possède une histoire et un devenir dont il faut faire l'archéologie « en décrivant et datant ces fameuses » coupures épistémologiques qui correspondent aux mutations sémantiques et à la naissance des concepts. L'homme en arrive, ensuite, à vouloir se démythiser lui-même et à vouloir démythiser le Sens pour s'abîmer dans quelque tohu-bohu de syntaxes en constante métamorphose.

On pose aujourd'hui le problème de la protection de la nature après avoir posé, depuis DESCARTES, celui de sa maîtrise et de sa possession. Un même problème se pose à propos de l'homme et du sens : celui de leur protection après celui de leur maîtrise et possession auxquelles s'attelèrent les sciences humaines, les herméneutiques et autres formes de démythisations militantes. Toutefois, cette protection ne saurait être du type de celle que les douanes ou les armées assurent à la frontière d'un pays, car l'homme est dans le Sens tout autrement que dans un territoire, précisément parce qu'il n'y est pas vraiment chez lui.

Dire que cette défense ne peut revêtir que la forme du témoignage revient, objectera-t-on, à baptiser la difficulté au lieu de la résoudre ; or une telle objection se situe elle-même dans le refus

³¹ Op. cit., p. 78.

³² Op. cit., p. 83.

du Sens, refus qui consiste à oublier que l'on ne baptise qu'au nom du Sens lui-même. Mais aujourd'hui, sous l'influence de la linguistique, nous affirmons volontiers que les mots n'ont pas de sens et qu'ils n'ont que des emplois, que leur signification dépend purement du contexte à l'intérieur duquel ils reçoivent une acceptation jamais définitive. On oublie par là que, si un mot peut avoir plusieurs acceptations, celles-ci se situent toutes à l'intérieur d'une acceptation plus générale et qu'un mot ne peut pas signifier absolument n'importe quoi.

Mais qui pourrait prétendre témoigner et non pas plastronner ? Le témoin se dégrade toujours en orgueilleux militant et en activiste fébrile. Entre cette attitude et celle de la résignation passive à l'égard des injustices de ce monde, également blâmables, est-il une autre solution ? Pour pouvoir répondre « Oui » il faudrait que l'homme pût vraiment se délivrer de lui-même. C'est-à-dire précisément de celui que l'on met de plus en plus entre parenthèses parce qu'il est le grand gêneur : à savoir le Mal.

RECHERCHE D'UN NUMERO SPECIAL

Nous souhaiterions récupérer un ou plusieurs exemplaires du N° 49 :

JEAN DE SISMONDI 1773-1842

Précurseur de l'Economie sociale

en échange pour chacun d'eux d'un abonnement gratuit d'une année.

Veuillez informer la rédaction : MERCI.

L'AGRESSIVITE

par le Docteur Bernard Casalls †

Dans un tableau prophétique, Jésus compare notre génération à celle de Noé. Parlant de l'humanité antédiluvienne, la Genèse déclare : La terre était pleine de violence.

Nous assistons indiscutablement aujourd'hui à une véritable escalade de la violence à tous les niveaux des relations humaines. Des savants de plusieurs disciplines scientifiques, biologistes, psychiatres, sociologues, s'inquiètent de l'ampleur et des conséquences de ces manifestations souvent incontrôlées de l'agressivité humaine.

Le Docteur Bernard Casalis, médecin, psychologue, écrivain, qui vient hélas de nous quitter, nous propose écrite juste avant sa mort, une analyse scientifique et morale de l'agressivité.

Depuis le début de ce siècle le terme de « agressivité » est sur-employé et, comme tous les mots dont il est fait un usage trop grand, il perd graduellement sa signification. Ce vocable « agressivité » n'apparaît dans la langue française qu'en 1875. Faut-il en déduire qu'avant cette époque l'agressivité n'existe pas ? Si, mais sous le couvert d'autres expressions.

DESCARTES parlait de « volonté », PLATON d'« amour ». Plus tard, BERGSON emploie le terme « élan vital » et SPRING de « tendance à être ». Puis DARWIN, à propos de la sélection naturelle utilise l'expression de « lutte pour la vie » soulignant nettement la combativité de l'instinct des animaux. FREUD estime que l'instinct sexuel est seul en cause, allié à l'« instinct de mort et de destruction ». Nous voyons ainsi transparaître l'idée de violence aggressive, mais il faudra attendre JUNG pour qu'apparaisse enfin, dans ses

travaux de psychologie pathologique humaine, écrit en toute lettre le mot « agressivité ».

Un coup d'œil superficiel sur la Création semble confirmer le caractère universel de l'agressivité. Le monde animal nous paraît cruel, les animaux de taille moyenne mangent les petits et, à leur tour, sont dévorés par les grands, et que dire des hommes qui, partout et depuis des millénaires se battent entre eux et détruisent leur environnement.

Notre langage courant ne traduit-il pas aussi cette agressivité ? Ne disons-nous pas : nous « mordons à notre travail »... nous nous « attaquons » à un nouveau job... nous « dominons » notre sujet... nous avons « vaincu » les difficultés.

Devons-nous admettre, sans plus d'explication, que l'agressivité méchante est naturelle et innée chez l'homme et d'un même élan, avons-nous le droit d'accuser nos pauvres compagnons, les animaux, d'être agressifs et cruels et de parler de « Lois de la Jungle » avec un frémissement de crainte ?

Il est prouvé maintenant que les animaux n'ont aucune agressivité méchante et spontanée. Quant à l'homme, nous pensons sincèrement que ce qualificatif d'agressif, appliqué à son « tempérament », est abusif. Il nous faut cerner de près ce terme afin que ne persiste pas en nous ce sentiment accablant d'une méchanceté agressive inhérente, innée, à l'homme, à la terre entière et au cosmos.

Pour voir clair dans ce problème complexe, nous avons fait choix d'une méthode basée sur la comparaison des structures organiques du cerveau, en commençant par les vertébrés à sang froid jusqu'à l'homme. Cette méthode vaut ce qu'elle vaut, elle a l'avantage de fournir un « plan » fondé sur des réalités concrètes.

Trois groupes d'êtres vivants nous intéressent : un premier, les vertébrés à sang froid, poissons, reptiles et batraciens ; un second, les « primates », mammifères qui, comme leur nom l'indique, sont les « premiers » dans l'échelle animale, et un troisième groupe, celui de l'homme.

A chacun de ces trois groupes correspond un développement de sa masse cérébrale qui lui est propre. Or, importance et développement de ce bloc de cellules nerveuses que contient un crâne sont, selon des théories bien admises en rapport étroit avec les capacités psychiques, et l'« agressivité » est une des nombreuses expressions de la cérébralité.

Le système nerveux cérébral des animaux du premier groupe, reptiles et batraciens, est le plus simple des trois. Les fonctions cérébrales sont entièrement « programmées » dans les cerveaux de ces animaux et entièrement contenues dans l'arrangement spatial sensitif et moteur de leur organisme, en sorte qu'elles ne permettent à ces animaux, reptiles et batraciens, que des actes stéréotypés, c'est-à-dire à peu près toujours semblables à eux-mêmes mais suffi-

sants pour leur survivance. Ces actes sont ceux de la production, de la fuite et de la lutte permettant d'apaiser soif, faim et appétit sexuel.

Aucun des actes de ces animaux n'est, en soi, agressif. Reptiles et batraciens ne font que se défendre s'ils sentent leur vie menacée et encore préfèrent-ils la fuite à l'attaque. Ils sont incapables de méchanceté, de haine ou de malveillance n'ayant pas le cerveau nécessaire à l'apparition de ces sentiments.

La petite masse cérébrale qui engendre ces actes purement instinctifs chez les vertébrés à sang-froid a nom « hypothalamus ». Les « primates », nettement au-dessus du groupe précédent, dans l'échelle des êtres vivants, ont dans leur cerveau l'hypothalamus plus une nouvelle « masse » appelée zone limbique, qui entoure la précédente. Cet amas de cellules nerveuses nouvelles est chargé de mémoriser, de stocker en quelque sorte, les expériences passées et les souvenirs affectifs de ces primates. Cette zone limbique permet donc une adaptation infiniment plus souple de l'animal (chimpanzé, orang-outan, etc.) aux variations du milieu dans lequel il vit et même d'acquérir un certain dressage : un chien affamé dévorera la viande en obéissant à son vieux système hypothalamique mais il sera aussi capable de la refuser, si son maître l'a dressé en ce sens, grâce à sa zone limbique.

Formation limbique adjointe à formation hypothalamique permettent par conséquent, aux primates, des actes plus complexes que ceux autorisés aux vertébrés à sang-froid par leur unique hypothalamus.

Cette grande complexité des actes des primates fait, effectivement, croire qu'ils sont fondés sur l'agressivité. Les savants, qui ont étudié leurs mœurs nient catégoriquement toute agressivité chez les primates. Ceci est tellement vrai, qu'ils ont proposé un terme nouveau pour désigner le comportement particulier des primates, celui de « comportement adversif ».

Les primates vivent en sociétés. Celles-ci sont fortement hiérarchisées et le maintien de l'autorité, qui appartient le plus souvent au plus fort ou au plus âgé, provoque des batailles qui ont des rites bien établis. Jamais il n'y a mort d'un singe par un autre singe dans la « société », mais un simulacre de bataille qui se termine par des signes de soumission du moins fort. Il se couche, ou présente sa gorge, son ventre ou son arrière-train.

Les primates, grâce à leur station debout, ont des mains et ces mains sont vectrices d'un nouvel acte et d'une nouvelle sensation, le « contact ». La « toilette commune » est un rite important dans les sociétés de singes, motif d'apaisement et de rapport, d'entente au sein des groupes.

Hiérarchie, rites des bagarres et rites de la toilette commune sont des actes engrangés dans le cerveau limbique des primates qui leur permettent de vivre les raisons principales de se battre,

sans dommage pour les individus et le groupe : la défense du territoire adopté, le maintien de la hiérarchie, la protection des petits et la reproduction de l'espèce.

L'absence totale de méchanceté, d'animosité ou de haine élimine évidemment l'adjectif de « agressif » appliqué communément aux actes des primates. Ajoutons, et ceci a son importance, que ce comportement « adversif » n'a pas uniquement pour but de maintenir les individus groupés. Ces comportements adversifs agissent également sur les progrès physiologiques et psychologiques des individus du groupe des primates. Sans ces comportements adversifs que sont les batailles pour l'établissement des hiérarchies, la protection des petits et le maintien des frontières territoriales, les individus s'appauvrisent, surtout pendant la petite enfance. Les stimulations qu'entretiennent ces comportements sont indispensables à la bonne santé générale des primates.

Nous pouvons en conclure que la zone limbique apporte aux primates des possibilités mentales nouvelles mais dire que leurs actes sont agressifs, c'est faire une lourde erreur. Le primate est exempt de méchancetés, de haines, de désirs de destruction, exempt d'états émotionnels persistants. Dès que les causes de stimulation cessent les « réactions adversives » cessent, oubliées.

LE CORTEX CEREBRAL

Chez l'homme, à l'hypothalamus et au système limbique, vient s'ajouter une nouvelle formation appelée « cortex cérébral ». Ce cortex englobe totalement les autres formations, comme une coque. En avant il présente une zone caractéristique de l'homme, un lobe dit « fronto-orbitaire » auquel sont rattachées les facultés d'imagination et de découverte.

L'ensemble de ce « cortex » joue un rôle tout à fait nouveau dénommé rôle « associatif ». Le cortex permet, en effet, l'association des éléments mis en mémoire et autorise la création de nouvelles structures informatives fournies par l'environnement. Il est à l'origine d'idées nouvelles, non « imposées » par le milieu, pour résoudre les problèmes « posés » par cet environnement. Le cortex de l'homme lui permet, soit de lier, soit de dissocier les données fournies par son milieu de vie. L'homme pense et imagine, porte des jugements et exprime, dans une structure logique, les sensations ou perceptions reçues. Mais les zones hypothalamiques et limbiques constituent toujours la plus ou moins consciente vie dans son corps et son affectivité. Les énergies envoyées par ces zones dans son cortex sont considérées comme des « intruses » par ce même cortex de l'homme, qui s'empresse de les juger, jauger, estimer, chercher à expliquer, voire à les excuser... et c'est ici que le bât nous blesse, c'est ici qu'apparaît l'agressivité de l'homme.

Nous savons maintenant que chez l'animal ce qui aurait pu faire

naître l'agressivité se trouve contrôlé par des apprentissages des habitudes innées ou acquises, tous « engrammés » dans les zones hypothalamiques et limbiques. Il semblerait que les espèces animales vivent en société en se subordonnant à une espèce de « code social » qui tout en laissant le comportement adversif libre de s'exprimer, décourage, inhibe la violence, dans les groupes. Aucun cortex, pensant et réfléchissant, concoctant des idées infléchissant le cours normal de la vie n'est là pour tout chambarder.

Une expérience célèbre peut, espérons-nous, rendre plus sensible et compréhensif ce passage du « comportement agressif » des animaux au « comportement agressif » des hommes. Cette expérience a été faite par le professeur CALHOUN, en 1958. Elle constraint des animaux à vivre dans des conditions inconnues d'eux. Des rats, mâles et femelles, sont introduits dans quatre enclos disposés en une seule rangée et communiquant entre eux. Chacun des enclos situé aux extrémités de cet ensemble communique par une seule ouverture avec les autres. Un seul mâle vigoureux suffit à interdire l'accès d'autres mâles à son enclos et son harem fait ses nids en toute quiétude.

Par contre, les deux enclos centraux, pourvus forcément chacun de deux entrées, ne peuvent être défendus par un mâle et une libre circulation s'installe immédiatement dans ces enclos. Rapidement ils deviennent le foyer d'une vie sociale intense et l'accroissement de sa population atteint un chiffre effarant et cauchemardesque. Dans ce milieu surpeuplé, se constituent trois groupes de mâles : une classe dominante, une classe moyenne passive et une classe d'esclaves tenus en tutelle. Puis, se constitue une classe essentiellement criminelle. Chacun sait que dans les conditions normales, les rats mâles « font la cour » aux femelles avant de les couvrir. Dans ce cadre surpeuplé et étroit, cette nouvelle classe de rats mâles, viole les femelles et les tue, ainsi que les jeunes. Les rats deviennent donc violents et agressifs au sens vrai du terme. Signalons, et ceci a son importance, que les femelles des enclos des extrémités gagnent les enclos sans surveillance où elles se plaisent et se laissent prendre par la frénésie générale.

L'homme a par conséquent plongé ces rats dans une situation anormale, forgée de toutes pièces par lui. Aucun animal au monde ne peut inventer pareille façon de vivre, son cerveau est incapable de « désirer » ce mode d'existence, tout aussi incapable de « l'imaginer » et encore plus de le créer. Aucun animal n'a en lui les cellules nerveuses qui puissent lui dicter ces inventions et les mettre en application.

L'homme, lui, a des capacités cérébrales suffisantes puisqu'il a su engendrer un univers qui lui est propre, mais n'a pas tenu compte des lois naturelles. Progressivement, au fil des siècles, il s'est créé des conditions d'existence qui, malheureusement pour lui, dans les trop grandes cités, se rapprochent de celles décrites dans l'expérience de CALHOUN. Il est apparemment logique de penser que les rats soient devenus littéralement « fous », puisqu'ils

n'avaient pas de cortex pour équilibrer leurs réactions et tout aussi logique que l'homme, avec son cortex et ses capacités de jugement, de raisonnement, dans des conditions semblables, puisse se contrôler et redresser la situation.

LA PEUR DE VIVRE

Malheureusement, ce raisonnement logique est faux. L'homme a pu se rendre maître du Monde inanimé en créant par la physique, la vapeur, l'électricité, la force atomique. En s'attaquant aux problèmes posés par la vie végétale et animale, il a su, de ces deux mondes, extraire des bénéfices immédiats et importants, pour son confort et ceci à leur détriment (c'est tout le problème de la pollution et de la dépréciation des biens naturels). Quant à sa propre biologie l'homme ne s'en est pas occupé et est resté dans une ignorance profonde jusqu'à nos temps modernes. Il s'est contenté, au cours des siècles, d'user de son agressivité, c'est-à-dire de son énergie vitale, de sa volonté, de ses pulsions, pour un rendement immédiat, une rentabilité socio-économique certaine et palpable. Que s'est-il passé ?

Que ce lobe fronto-orbitaire et son cortex ont apporté à l'homme des possibilités d'imagination, de raisonnement, d'auto-critique, de pensée et de réflexion et en conclusion le « langage », fruit de toutes ces capacités et instrument essentiel de communication, de transmission, donc de jugement. L'homme s'est jugé lui-même, s'est cru infaillible, omnipotent, maître de ses sentiments. Il a complètement oublié l'existence de ses régions hypothalamiques et limbiques, enfouies sous son cortex, mais toujours actives.

L'homme a oublié de donner, en temps voulu, et ensuite d'entretenir la « programmation » de ces zones, à ses enfants. Ils auraient été, ainsi, en possession d'une sorte de « convention sociale » qui leur aurait permis de maîtriser leurs instincts ou, plus exactement, de les canaliser pour le plus grand bien de la société.

Il est certain que toutes ces activités cérébrales, imagination, réflexion, etc., mélangées aux pulsions vivaces de l'hypothalamus et de la zone limbique non « programmées », ont fait apparaître en l'homme des sentiments nouveaux, inconnus des animaux et, malheureusement, fortement mémorisés pour le grand dam de l'homme. Ces sentiments sont : la peur et la culpabilité, entraînant avec elles l'angoisse.

L'animal est capable de ressentir « la peur », mais elle est un simple réflexe de défense. L'animal ne vit pas « dans la peur », comme l'homme peut y vivre. Le troupeau d'antilopes sait quand le lion a faim et que sa chasse commence. Le troupeau est alors sur le qui-vive. Dès que la chasse est terminée, il en oublie les péripéties et recommence à brouter.

L'homme, ce brave homme, même dans l'obscurité, aveuglé, ne peut empêcher son cerveau de lui faire voir « des choses » et il

est pris de panique. Il faut le retour de la lumière pour l'apaiser, son sens de la vue étant seul capable de lui démontrer l'absence de dangers.

Bien plus (et ici le sentiment de culpabilité entre en lice) dans son travail ou chez lui, l'homme à qui est fait un reproche ou une remarque, ou qui a été injurié ne peut empêcher son cerveau de commencer à interpréter. Il « imaginera » autour de ce reproche, de cette injure ou de cette remarque et se croira ou coupable ou menacé. Sur ces sentiments de peur ou de culpabilité l'angoisse se greffe et elle y puise sa force immense. Cette angoisse devient insupportable et l'homme est contraint de réagir par une action de défense ou d'attaque, l'une et l'autre sous-tendues par l'agressivité.

Nous voyons ainsi que l'agressivité de l'homme n'est nullement le prolongement de ce qui nous paraît être l'agressivité chez l'animal. La première, l'agressivité humaine devient vite cruelle et méchante, la seconde n'est qu'un comportement « adverse », sans cruauté ni malinitié.

A cette agressivité d'origine « auto-psychologique », certains philosophes ont adjoint une agressivité « culturelle ». Depuis ROUSSEAU et MARX l'explication sociologique ou socio-historique de l'agressivité est une thèse classique. L'expérience de CALHOUN va, évidemment, dans leur sens. Faudrait-il, en conséquence, supprimer les sociétés pour supprimer l'agressivité ?

Nullement. Nous avons vu que les animaux aiment vivre en groupe, en société. Cette vie en société est indispensable. Tout primate vivant isolé devient malade, c'est un fait d'expérience. En l'homme nous avons les exemples des enfants loups, dont on connaît l'arrêt de développement harmonieux, faute de contact avec les hommes. Et en médecine, cette terrible schizophrénie qui traduit, tragiquement, les effets de l'isolement, qu'il soit intérieur ou extérieur au sujet.

L'homme est un animal éminemment sociable et la société lui est indispensable. En elle-même, la société ne peut pas lui être préjudiciable, à moins que... à moins qu'il n'y ait des « distorsions » dans la société que les hommes se sont faite, je dis bien « que les hommes ont eux-mêmes créée ».

Or, précisément, c'est à l'homme que l'homme doit l'existence d'une société qui lui nuit. Il faut donc changer l'homme. Celui-ci doit réapprendre le maniement de ces régions hypothalamiques et limbiques, et réapprendre à les imprégner de la « programmation » conservatrice et salvatrice qui préserve la vie des animaux. En plus, l'homme doit « programmer » son cortex cérébral en sorte que celui-ci sache répondre aux exigences du monde et de ses instincts.



Peut-on « prévenir » l'agressivité chez l'enfant ? Peut-on atté-

nuer ou corriger l'agressivité déjà agissante de l'adolescent ou de l'adulte ?

Etant bien entendu qu'il est question de l'agressivité telle que nous venons de l'étudier, de l'agressivité violente et méchante de l'homme, conséquence des sentiments de peur, de culpabilité et d'angoisse qui se sont greffés sur son élan vital, nous répondons par l'affirmative, persuadé qu'il est temps que l'homme songe à se « conditionner » sérieusement, à inventer des automatismes qui soient valables pour la survie de l'espèce et non pour des ensembles dominateurs.

Pour prévenir ou guérir la nature violente de l'agressivité il faut mettre en jeu des mécanismes ad hoc, et ces mécanismes nous pouvons en trouver de nombreux exemples dans la Nature. Ne voyons-nous pas les petits animaux, dès leur naissance installés dans des nids confortables et douillets, entourés de soins attentifs jusqu'à leur totale émancipation ? Peut-être les naissances de nos enfants sont-elles trop « hygiéniques », dépourvues de la « chaleur du sein », du contact chaud et réconfortant de la Mère, au sortir de cet univers parfaitement sécurisant du ventre maternel ? Des pédiatres ne conseillent-ils pas de nourrir au sein plus longtemps... d'employer le berceau et son balancement apaisant ?

Dès qu'ils sont sevrés, les enfants des animaux sont instruits du « code social » engrammé dans le cerveau de leurs parents : respect de la hiérarchie-obéissance-cérémonial de la toilette-rites des comportements adversifs et notions de délimitation du territoire. Que font les hommes de leurs enfants ? Des éducateurs n'ont-ils pas conseillé fermement la liberté totale de l'enfant, afin de laisser sa personnalité se développer à son aise ? Ces éducateurs ont oublié de regarder la Nature, ils ont oublié que les enfants des hommes, pendant les toutes premières années de leur vie, sont, comme les petits des animaux, animés principalement par leur hypothalamus et leur système limbique et ont un impérieux besoin d'être « programmés » d'un code social correspondant à leur âge. En laissant la « bride sur le cou » de leurs enfants, éducateurs et parents font naître l'angoisse dans leur cœur et préparent ainsi un terrain propice à l'élosion de l'agressivité.

Le « code social » des animaux nous enseigne la nécessité du contact entre êtres vivants. La « toilette commune » ou « pecking order » des Anglais traduit le besoin que ressentent les primates de s'atteindre les uns les autres par ce contact. Ainsi l'enfant de l'homme a-t-il un besoin intense de caresses, de baisers, de soins attentionnés, de l'amour maternel qui le fortifie pour la vie. Plus tard, le salut, l'amabilité, la politesse, tous les usages de la civilité seront autant de liens qui favorisent l'entendement entre les hommes.

La « hiérarchie » à l'âge de l'enfant, c'est l'apprentissage des notions d'obéissance aux parents et aux maîtres. Il ne faut pas que ce soit un acte de « soumission » mais un enseignement dont l'enfant gardera l'usage tout en développant sa personnalité.

La notion de territorialité inculquée aux petits des animaux correspond, pour l'enfant de l'homme, à la connaissance de son « foyer », de sa maison qui l'accueille, de sa chambre et de ses affaires personnelles. Il apprend ainsi à connaître et à respecter le bien d'autrui.

Aux petits des animaux leurs géniteurs enseignent les règles de l'alimentation, la façon de faire leurs besoins naturels. Autant de règles de vie engrangées dans leur cerveau, règles auxquelles, pour les petits des hommes, seront ajoutées celles de l'hygiène du corps, du respect du sommeil, du repos, de l'utilité des exercices physiques, du temps réservé pour les jeux, bref de tout un « code social » et « personnel ».

À l'école maternelle, l'éducation et l'instruction sont étroitement unies. Malheureusement, bien des écoles délaisse l'esprit de développement des capacités de chaque enfant, au profit d'un asservissement au programme, aux horaires, aux classements individuels, à la sélection avec élimination. Elles forment ainsi des groupes d'enfants très « structurés ». Il faudrait développer les écoles maternelles qui ont trouvé des solutions à tous les problèmes de petite enfance : la joie supplante la contrainte, l'émulation, la coopération, la curiosité, l'imagination, la créativité, le sens de l'effort et de la découverte se donnent libre cours dans ces écoles et font de ce petit monde une image assez convaincante de ce que pourrait devenir une société dont le but ultime serait l'épanouissement complet de chacun.

Vient l'adolescence. Si elle a été précédée d'une enfance « programmée » et progressivement « développée » selon les indications données, l'adolescence sera favorisée, au départ, d'un bon équilibre. Cet équilibre permettra à l'adolescent de résister à ses peurs, ses idées de culpabilité et ses angoisses, face aux problèmes que se poseront à lui.

Dans les cas contraires, l'adolescent, avec son cortex d'adulte, a déjà été sollicité par les stimulations de la vie de société et a réagi par de l'angoisse. Les moyens d'atténuer ou de corriger son angoisse et son corollaire, l'agressivité, sont d'un emploi plus ardu, parce que infiniment plus délicats.

Les professeurs de lycée ou d'université ne devraient pas se contenter d'instruire en requérant l'ordre, le calme et l'obéissance. Il faut que les élèves, dans les classes, puissent « dialoguer » afin de libérer leurs inquiétudes, leurs préoccupations, les questions embarrassantes. Il est indispensable qu'ils puissent « défouler » leur trop-plein d'énergie vitale. Les parents ne devraient plus redouter les sports présentant des risques pour leur fils, les garçons ont un besoin latent de se prouver à eux-mêmes l'audace et le courage. Il est primordial de leur enseigner l'esprit sportif, le « fair-play », l'esprit de coopération et même les « rites » tels que ceux pratiqués dans les exercices du judoka et de l'escrime.

Au goût du risque s'ajoutent les envies, souvent impératives, de

déplacement, de recherche de la nouveauté. Voyages, musique, connaissance du Monde, bref tout ce qui mobilise l'élan vital de l'adolescent est extrêmement valable.

Il est aussi des élangs intérieurs qui réclament pour être satisfaits la discussion, la concertation, la critique ou le libre cours de l'imagination. Confrontation, séminaires de jeunes, ou séances de relaxation par groupe, autant de moyens indispensables pour assouvir les turbulences intérieures.

L'adulte, c'est-à-dire l'homme qui a hérité de son adolescence, laquelle a déjà hérité de son enfance, cet adulte est souvent et déjà enfoui, engoncé jusqu'au cou dans ces sociétés qu'il a créées, ces villes tentaculaires, énormes, impossibles à diriger et dans lesquelles il paraît se plaire.

Rappelez-vous l'expérience des rats, de ces rats femelles, en particulier, qui se laissaient gagner aux délices des enclos intermédiaires ne sachant plus résister à la frénésie collective. Rappelez-vous ces jeunes rats mâles formant bientôt, dans cette ambiance, une nouvelle couche sociale, dont les membres se déplaçaient en bande, manifestant un comportement non plus « adversif » mais bien agressif et violent.

Peut-être est-il risqué de comparer des rats aux hommes... et, cependant, n'est-ce pas ce que nous venons de faire en cherchant dans la Nature animale des exemples qui puissent nous être profitables ? En observant les comportements de ces rats pourquoi ne pas conclure que la promiscuité alliée à la pullulation est nocive à l'équilibre humain. N'est-ce pas là tout le problème immense de la régulation des naissances et de la contraception ? Ce problème est déjà posé. Il a ses solutions. Il faut les faire connaître afin de les faire admettre.

Si la « vie en société » est indispensable à l'équilibre de l'homme, n'oublions pas qu'il s'agit d'un instinct dénommé instinct grégaire et, comme tous les instincts, il devient vite insatiable et exigeant s'il n'est pas contrôlé. Les générations actuelles se sont laissé envahir par le ciment, l'asphalte, les murs et le béton de nos grands ensembles. Sachons, au moins, donner à nos enfants, dès leur âge tendre, le goût de la Nature, des plaines, des montagnes, des forêts, des champs et des mers. Il est vital pour les générations à venir, qu'elles puissent, en leur âge adulte, choisir en connaissance de cause, les horizons de vie qui se présentent à elles.

Derrière les grandes villes sont les grand Etats. Or, l'Etat n'est pas du tout la somme des désirs de la collectivité. Il est trop vaste et impersonnel pour connaître tous ses besoins. C'est un corps autonome qui impose aux individus qui le composent leurs propres besoins, leurs contraintes et leurs désirs. Ce sont là des pressions que l'homme supporte de moins en moins et qui déclenchent ses révoltes. Le désir de « régionalisation » dans notre pays répond à ce désir profond d'échapper aux contraintes, anonymes par la démesure de l'Etat.

Il n'y a pas que l'extension des villes qui soit cause de l'agressivité de l'homme, il y a aussi l'étendue exagérée des besoins des pays développés en main-d'œuvre et l'accroissement des moyens de transport (qui favorise le mixage des hommes) qui exaltent, malheureusement, le « racisme ». Or, le « rejet » de l'étranger est un acte à peu près commun à toutes les espèces animales qui vivent en société. Quand les membres d'une collectivité de singes ou de fauves se connaissent et savent ce qu'ils peuvent attendre les uns des autres, s'établit ce « contrat social » qui permet la cohabitation. Arrive un étranger sur le territoire et qui tend à s'incruster, il sera expulsé par la force. Tout ce passe, en effet, dans le monde animal, comme si chacune de ses activités s'entourait de frontières invisibles.

Rejeter l'étranger fait probablement partie de notre héritage génétique. Il vaut mieux l'admettre et en tenir compte, que de le nier ou l'ignorer, afin de s'en accommoder le plus possible. Il faut apprendre à « négocier » cet instinct avec prudence et savoir-faire. D'autant plus que nous « créons » nous-mêmes des étrangers en notre sein. Dans notre société, les rapports, non seulement entre noirs et blancs, entre patrons et ouvriers, mais entre parents et enfants, et entre étudiants et professeurs, ont montré la dangereuse puissance de l'absence de « communication », cause de haine du type racial. Cette incompréhension réciproque est génératrice de l'agressivité à l'intérieur même des groupes humains.

Qui parle d'agressivité l'attribue uniquement au mâle, humain ou animal, pourquoi ? probablement parce que le mâle, échappant aux contraintes des grossesses et de l'enfantement, a toujours été le défenseur de la tribu, puis le chasseur et enfin, en l'homme, le guerrier. La force primant le droit, nos sociétés modernes ont été faites par l'homme et à son usage. La femme ne devrait plus se laisser subjuguer par l'ambiance sociale créée par l'homme (se rappeler l'expérience des rats femelles dans les enclos intermédiaires) mais « engendrer » une nouvelle sphère biologique et psychologique qui soit l'expression de son propre tempérament. Il y a, en la femme, une énergie considérable, tenue « sous le voile », qui n'a jamais été utilisée dans toute sa plénitude. Son énergie, en effet, a été dirigée pour « donner la Vie » (et les hommes, les Etats, en ont abusé et en abusent encore sous prétexte d'assurer leur puissance). Est restée dans l'ombre, une capacité tout aussi importante de notre compagne, la « préservation de la Vie ».

Le rôle immédiat de la femme, pour préserver nos sociétés de l'agressivité, est au sein de sa famille. Dès la petite enfance, développer les forces affectives en ses fils, forces qui leur permettront de surmonter les « stress » qu'ils rencontreront au cours de leur existence. Avec le Père, « programmer » et « développer » le psychisme, principalement des enfants mâles, en sorte qu'ils soient à l'abri de la peur, de la culpabilité, donc de l'angoisse. Socialement parlant, la femme a une potentialité nettement supérieure à celle de son compagnon. Il est probable que celui-ci s'en méfie et refoule,

plus ou moins consciemment, la femme, afin de conserver certaines valences telles que sa virilité, son courage, son esprit de décision. Que la femme réagisse en conséquence, si elle veut aider l'humanité à se guérir de son agressivité méchante.

Des psychologues et des psychanalystes ont vivement critiqué les sermons du Christ dans le Nouveau Testament. Ils reprochent au Christ de ne pas avoir traité l'agressivité de l'homme en tant que telle.

Effectivement, le mot « agressivité » ne paraît nulle part dans le Nouveau Testament, car ce terme n'était pas employé dans le langage des hommes de cette époque. Mais la méchanceté, le caractère belliqueux, la combativité provocante, expressions même de l'agressivité, n'en existaient pas moins.

Dieu, qui avait jeté son dévolu sur les tribus des Hébreux, les a fait sortir d'Egypte. Désirant, de ces tribus, faire un peuple uni, « son peuple », Dieu, qui connaissait fort bien sa créature, leur a offert quarante années de vie au désert pour les éprouver et les assembler. En plus, il leur a donné les Tables de la Loi dont la plupart des commandements ressemblent étrangement aux « lois » du « code social » engrangé dans les zones hypothalamiques et limbiques des animaux supérieurs :

Honore ton père et ta mère n'est-ce pas la « hiérarchie » ?

Tu ne tueras point n'est-ce pas la sauvegarde du clan ?

Tu ne déroberas point et ne commettras pas d'adultèbre, n'est-ce pas le respect des biens d'autrui ?

Jésus, 1500 ans plus tard, en s'adressant aux Juifs, ne les considère probablement plus comme un peuple d'enfants mais comme un peuple d'adultes. Il dit : *Je ne suis pas venu pour détruire les lois de Moïse, mais pour leur donner leur véritable sens.* et élévant le débat, laissant les interdits, il encourage et exalte les Juifs, dans son sermon sur la montagne avec, dirions-nous maintenant, une sympathie, un amour immense pour eux et l'humanité entière :

Heureux les doux ;

Heureux ceux qui ont pitié des autres ;

Heureux ceux qui créent la paix pour autrui ;

Heureux ceux qui souffrent pour défendre les justes et bonnes causes.

Oeil pour œil ? Dent pour dent ? Je dis, moi, tends ta joue à celui qui t'a frappé. Aie de l'amour pour tes ennemis. Ne juge pas autrui et ne te mets pas en colère.

Peut-on imaginer sermon plus nettement dirigé contre l'agressivité dans ses conseils de paix, d'amour du prochain, de compréhension de la douleur de ceux qui souffrent pour les justes causes (objecteurs de conscience, bataillon de la paix, etc.), de suggestion pour répondre à la violence, la guerre ?

L'Evangile est une Bonne Nouvelle qui libère l'homme de la fatalité de la violence.

La profession de foi du Christ était, et est encore, d'une audace inouïe. Malheureusement, son énergie s'est enlisée dans la timidité de nos Eglises.

C'est un dynamisme de l'Amour qui peut, seul, vaincre l'agressivité de l'homme et changer le *tu ne tueras point* en *tu aimeras ton prochain*.

Cessons donc de rejeter nos critiques, tantôt sur la Nature qui serait seule cause de tous nos maux, en la jugeant méchante et cruelle, tantôt sur notre Civilisation, en l'estimant pervertie et mauvaise.

Pensons de plus en plus à la « petite chose » qui règne entre Nature et Civilisation, au « psychisme humain ». Lui seul est en cause, et nous commençons à peine à entrevoir et connaître les « lois » de notre psychisme. Sachons les diffuser largement avec persévérance, autour de nous, afin que nous soyons assez nombreux pour éviter à temps le péril.

MAGIE OU OCCULTISME : MANIFESTATIONS ET EXPLICATIONS

par John WINSTON

En tous temps, dès avant la chute et par vocation, l'homme a cherché à dominer les forces de la nature¹, à connaître et à classer les animaux², et tout ce qui l'entourait³. C'est après la chute qu'il aurait voulu franchir les « limites divinement constituées »⁴ pour « percevoir » le domaine extra-sensoriel d'où lui venaient certaines apparitions et influence extérieures⁵.

De nos jours l'homme s'efforce de capter les forces de la nature (vapeur, électricité, énergie nucléaire) et de les mettre au service de tous, sans le recours aux incantations adressées aux esprits que l'on croyait « préposés aux éléments cosmiques »⁶. Les écrits les plus anciens qui nous soient parvenus envisagent le savoir, les arts, les vues du monde visible et invisible comme un tout ; — la magie (du Sumérien *imga* ou *ingo* : profond)⁷. Les mages avaient pour tâche de sonder toutes choses, l'inconnu et l'avenir.

A notre époque la magie, appelée aussi occultisme, se définit comme l'art de produire des effets qui dépassent les possibilités humaines, ou qui vise à influencer le monde extra-sensoriel⁸. Il est frappant de découvrir à quel point les phénomènes magiques se ressemblent au cours des siècles, et d'un pays à l'autre ; on constate les mêmes efforts pour sonder l'avenir par des manières diverses. Les mêmes envoûtement étranges et manifestations spirituelles éveillent les mêmes réactions d'hostilité auprès des pouvoirs civils et religieux, qui donnent lieu à des conjurations, des exorcismes ou des poursuites en justice, le châtiment des possédés ou présumés possédés démoniaques.

S'il y a une uniformité marquante dans les manifestations occultes, leurs explications diverses, non seulement varient selon

¹ Genèse 1 : 28.

² Genèse 2 : 19, 20.

³ Job 28 : 3-11.

⁴ KOCH, K., *Occultisme et Cure d'Ame*, trad. de l'allemand, co-ed. Emmaüs, 1972, p. 29.

⁵ KOCH, op. cit., pp. 29, 30.

⁶ CRISTIANI, Chanoine L., *Actualité de Satan*, Centurion, 1954.

⁷ THORNDIKE, L., *A History of Magic*, 8 volumes, 1923-1964, N. Y. Columbia.

⁸ Prof. DIEPGEN, cité dans KOCH, op. cit., p. 131.

l'époque, mais toute tentative de diagnostic est, par la nature même du phénomène occulte, particulièrement difficile. Les cas très nombreux de fraude, de prestidigitation, d'imitation habile ou même d'observation fautive, viennent encore compliquer la situation.

En occident, toute la période du 10^e au 17^e siècle est caractérisée par un climat religieux intense et généralisé. On cherchait facilement à tout événement étrange une explication surnaturelle. Dans ce climat d'intérêt fébrile poussé jusqu'à l'attente, l'expectative des phénomènes extra-ordinaires, on assiste à une prolifération d'événements magiques de tous ordres qui ont déclenché des poursuites acharnées — un million de procès de sorcellerie entre 1575 et 1700⁹. On constate, par contre, qu'après la guerre de Trente Ans, au moment où une indifférence religieuse commence à se manifester, et où la torture décline, les cas de possession deviennent aussitôt beaucoup plus rares¹⁰.

La révolution critique et rationaliste du 18^e siècle est caractérisée par une forte réaction contre l'esprit crédule et superstitieux qui avait prévalu pendant de nombreux siècles. Finalement la réaction a porté les esprits vers une incrédulité généralisée, l'acide du doute s'étant attaqué à toute croyance même la plus légitime. Avec la foi, les phénomènes battent en retraite, comme c'est le cas dans toutes les civilisations dès que la croyance aux esprits perd son pouvoir sur les hommes¹¹.

Après une très forte baisse de la vie religieuse, comme des pratiques occultes, on a pu constater au 19^e siècle un renouveau ici et là, dans ces deux domaines sous des formes plus pures et plus intenses. Aux réveils de piété et d'action missionnaire caractéristiques des Eglises chrétiennes, correspond, en quelque sorte, un renouveau occulte, un épanouissement du spiritisme. Une flambée de spiritisme se manifesta vers 1850 en Amérique et passa rapidement en France, où Alain KARDEC ouvrit le chemin à de nombreuses écoles spirites, dont les *Antoinistes* en Belgique et les *Fraternistes* en France. Leur influence se fit sentir dans les loges spirites en Allemagne, et dans les « covens » — congrégations spirites de Grande Bretagne¹².

Les médiums, qui se constituent en trait-d'union entre les esprits et les hommes, varient entre eux de manière considérable. Les kardécistes eux-mêmes les classent d'après leurs principales approches ou caractéristiques. Il y a des médiums parlants, voyants, écrivains, auditifs, à effets physiques (lévitation, coups frappés), subjugués (dominés par un esprit mauvais), fascinés (abusés par un esprit trompeur), etc... Ils sont caractérisés par les leurs comme explicites, calmes, convulsifs, présomptueux (se croyant infailli-

⁹ MELLOR, A., *Catholiques d'aujourd'hui et sciences occultes*, Marne, 1968, p. 192.

¹⁰ MELLOR, *op. cit.*, p. 192.

¹¹ OESTERREICH, T. K., *Les Possédés* (trad. de l'allemand), Payot, 1927, p. 464.

¹² MELLOR, *op. cit.*, p. 87.

bles !) orgueilleux, légers (se servant de leur faculté par esprit de jeu), égoïtes, jaloux, mercenaires, de mauvaise foi (c.-à-d. tricheurs), etc...¹³.

En France par contre, où les spirites ont fait un véritable dogme de la ré-incarnation¹⁴, les *Satanistes* ou *Lucifériens*, vrais adorateurs de Satan ne sont pas très nombreux¹⁵. A côté du spiritisme, certaines pratiques anciennes de l'art magique persistent, souvent inchangées depuis le Moyen Age, et passent inaperçues au regard incrédule de notre époque. Il semble que le mouvement « *Planète* » fait partie du néo-occultisme qui aurait noyauté la Franc-maçonnerie en France¹⁶.

La magie noire invoque le diable ou les démons ; la *magie blanche* utilise les noms de la Trinité, ou encore des versets bibliques et d'autres symboles religieux¹⁷. La *magie noire* peut rechercher la défense ou la guérison d'un sujet, mais en général ses pratiques ont pour but la vengeance ou la persécution ; dans certains cas l'envoûtement peut conduire à la paralysie ou à la mort du sujet.

La magie blanche a pour but la guérison, la défense, la protection ou la fécondité. Mais constatant que la magie blanche a les mêmes caractéristiques que la magie noire, à ceci près qu'elle se présente sous des apparences religieuses, certains auteurs, comme le pasteur KOCH, estiment que la magie blanche induit beaucoup de personnes en erreur, n'étant qu'un camouflage « raffiné » de l'occultisme¹⁸. Dans ce même ordre d'idée, ORIGÈNE confirme le pouvoir des exorcistes Juifs (*Actes 19 : 13-17*) qui utilisaient les noms des patriarches Abraham, Isaac, Jacob, unis à la « Parole de Dieu » dans leurs incantations.

Mais de nos jours, la divination, avec ses multiples formes ou mantiques, est sans doute la branche de l'art magique la plus développée. Elle est pratiquée par nos contemporains de manière courante à tous les niveaux de la société. On peut distinguer des mantiques *primaires* et *secondaires*.

Parmi les *mantiques primaires*, en plus de la nécromancie ou consultation des « esprits de personnes défuntes », pratiquée dans les cercles spirites, on compte surtout l'*astrologie*. L'*horoscope* « règne sur le monde »¹⁹ au travers des journaux, consultations, appareils à sous, etc... Il ne s'agit évidemment pas de l'*astrologie* naturelle relative aux marées, mais de l'*astrologie* générthliaque et horaire impliquant une influence natale et horaire.

¹³ CASTELLAN, Y., *Le Spiritisme*, 4^e édition, P.U.F., 1970, pp. 100-107.

¹⁴ MELLOR, *op. cit.*, p. 87.

¹⁵ GUÉNON, R., *L'Erreur Spirite*, 2^e édition, 1952, p. 31.

¹⁶ GUÉNON, *op. cit.*, p. 302.

¹⁷ KOCH, *op. cit.*, p. 132.

¹⁸ KOCH, *op. cit.*, p. 137.

¹⁹ MELLOR, *op. cit.*, p. 36.

La cartomancie, au moyen de cartes ordinaires ou de Tarot, la *chiromancie*, lecture des mains (rarement des pieds), et la *mancie* par les nombres, se rattachant aux planètes ou au pyramides, figurent aussi parmi les mantiques courantes.

Citons parmi les *mantiques secondaires* la *divination* par le miroir, par le marc de café et la *bibliomancie*, ou jeu de la Bible ou du livre qui consiste à prendre au hasard un livre de la bibliothèque et à l'ouvrir pour trouver un message divinatoire.

Ces formes modernes de la divination ont remplacé en grande partie les formes anciennes tels les *augures*, ou prédictions par le vol et le cri des oiseaux, les prédictions basées sur des songes, les entrailles des animaux, le bruissement des feuilles de chêne ou de palmier, les reflets dans l'eau d'une bassine, etc...

Au 20^e siècle, c'est sans doute l'essor d'un spiritisme vigoureux qui a le plus attiré l'attention et la condamnation des autorités religieuses, civiles et médicales. Toutes les législations antiques ont puni de mort le crime de magie. De nos jours en France les gens qui font le métier de deviner, pronostiquer ou expliquer les songes sont passibles d'une amende de 4.000 F à 6.000 F ²⁰. Mais les poursuites sont rares. Même certains magistrats ne se cachent pas d'adhérer à l'astrologie ou au spiritisme ²¹. Cette attitude ambiguë existait autrefois lorsqu'on mettait les magiciens à mort, mais que de nombreux astrologues étaient tolérés et même grassement entretenus par les princes et riches bourgeois ²².

La médecine moderne reproche aux pratiques spirites d'affaiblir la volonté, de livrer l'esprit à des fantaisies et à des transes dans lesquelles les idées mauvaises du sujet, refoulées par l'éducation, sont libérées du contrôle volontaire. L'occultisme Indien, notons-le en passant, qui ne pratique pas l'invocation des morts sauf dans des cas exceptionnels, s'oppose également au renouveau spiritue d'Occident.

Si toutes les Eglises chrétiennes n'ont pas manqué de condamner le spiritisme comme autrefois, les arguments invoqués et l'approche du sujet ont considérablement évolué. C'est ainsi que l'on constate toujours chez les auteurs catholiques au début de notre siècle un reste de l'ancienne crédulité. Le cardinal LÉPICIER dans son ouvrage très répandu sur le spiritisme se situe toujours dans la tradition qui attribue d'office ou presque tous les phénomènes mystérieux de type spirite (psychométrie, hypnose, rigidité des membres, clairvoyance, lévitation des corps, transfert d'objets, etc...) à l'action d'esprits mauvais ²³. L'auteur se contente d'ajouter que

²⁰ MELLOR, op. cit., p. 67

²¹ MELLOR, op. cit., p. 178.

²² MELLOR, op. cit., p. 165.

²³ LÉPICIER, Cardinal. *Le Monde Invisible et le Spiritisme en face de la Théologie Catholique*, trad. Bibliothèque Française de Philosophie, 1931, p. 261.

dans bien des cas le mélange de fraude et de pénomènes authentiques contribue à accroître la confusion²⁴.

La tendance actuelle du clergé et surtout des médecins catholiques incline vers une grande prudence. Le P. CRISTIANI constate que nos contemporains sont tombés d'un excès de crédulité dans l'excès contraire. CRISTIANI souligne que le rituel romain, qui comporte des prières d'exorcisme et des instructions précises sur la marche à suivre prévue pour l'exorciste, engage aussi à la prudence, qu'il ne faut pas croire facilement à la possession et que les exorcistes de nos jours, formés aux sciences psychiatriques, s'entourent des précautions qu'inspire la connaissance actuelle de la médecine, avant d'utiliser les rites séculaires d'exorcisme, d'ailleurs inchangés²⁵.

Cette prudence, véritable « police du merveilleux », avantage dont jouit l'Eglise catholique par rapport aux autres selon un médecin athée²⁶, convient sans doute aux catholiques de nos jours qui croient encore réellement, effectivement *au démon*²⁷. Sans doute faut-il faire la part des choses entre les médecins catholiques trop incrédules et les membres du clergé qui « voient des diableries partout »²⁸. Avec de nombreux intellectuels catholiques MELLOR, avocat à la Cour d'Appel de Paris, s'en prend à la tradition thomiste qui est toujours celle du Cardinal LÉPICIER notamment. Selon cette « artillerie lourde de la philosophie scolaistique », dit MELLOR, les manifestations spirites ne pouvant être attribuées à des âmes séparées, la désincarnation kardécienne n'existant pas, ne peuvent être que démoniaques²⁹. En fait si MELLOR croit par principe à l'action démoniaque, il préfère en face de phénomène inexpliqués la recherche de causes naturelles encore inconnues, à une concession à l'explication démoniaque qu'il qualifie de « paresse d'esprit » à la recherche d'une « sortie de secours »³⁰.

On peut se demander cependant, si dans la pratique MELLOR n'est pas loin de ses confrères incroyants qui condamnent toute action prétendue spirite comme une supercherie.

Il est donc évident que le climat d'incrédulité généralisé à notre époque qui ne croit « ni à Dieu ni à diable » inspire aux croyants mêmes la plus grande prudence. On ne saurait avoir recours au surnaturel tant que subsistent des possibilités d'explication rationnelle valables³¹. Les explications données aux phénomènes occultes par les chrétiens varient donc considérablement selon l'époque, la mentalité, le degré d'instruction. Il est à remarquer que les

²⁴ LÉPICIER, *op. cit.*, p. 266.

²⁵ CRISTIANI, *op. cit.*, p. 128.

²⁶ DE TONQUEDEC, J., *Les maladies nerveuses ou mentales et les manifestations diaboliques*, Beauchesne, 1938, p. 19.

²⁷ MARROU, Henri, cité par CRISTIANI, *op. cit.*, p. 128.

²⁸ CRISTIANI, *op. cit.*, p. 128.

²⁹ MELLOR, *op. cit.*, p. 194.

³⁰ MELLOR, *op. cit.*, p. 191.

³¹ KOCH, *op. cit.*, p. 14.

cas de possession auxquels Jésus a eu à faire se sont trouvés presqu'exclusivement en Galilée, terre des Gentils, un pays peu éclairé par la révélation biblique³².

En fait, deux sortes d'explications subsistent lorsqu'un phénomène occulte ne trouve pas une explication rationnelle. Ou bien il est dû à des causes naturelles inconnues ou mal connues se situant dans le psychisme humain, c'est-à-dire la *psycho-kinésie*, domaine encore partiellement exploré. Ou bien il est dû à l'action surnaturelle et surhumaine des esprits. L'action sur les hommes de l'Esprit Saint, comme des démons, est un énoncé clair de la Bible que même l'incroyant aurait tort d'exclure a priori.

Il est regrettable par ailleurs, de voir certains commentateurs tordre le sens des Ecritures au nom d'une herméneutique radicale. Déclarer que dans le Nouveau Testament le mot *diable* remplace simplement le mot *pêché* et que le Nouveau Testament n'entend nullement présenter la croyance aux démons comme une doctrine contraignante pour les hommes de tous les temps³³, est abusif à nos yeux. Le même auteur ajoute qu'à l'exhortation « il ne faut pas donner prise au diable », nous pouvons également donner le sens suivant : « ne vous laissez troubler par aucune croyance au diable »³⁴.

Le discernement des esprits est sans doute très complexe, surtout lorsqu'on constate, comme nous le verrons plus loin, que les manifestations peuvent varier selon le milieu, les unes étant remplacées par d'autres plus en harmonie avec la mentalité crédule ou incrédule du moment.

Parmi les causes spécifiquement humaines dont nous faisions mention, il y aurait sans doute une part plus importante à faire aux *forces psychiques*. Le parapsychologue TISHNER affirme que certains individus émettent une énergie-matière dirigée par le psychisme et capable de réaliser des performances déterminées³⁵. En effet au delà des prestations remarquables réalisées par des hommes particulièrement doués et entraînés, certaines personnes possèdent des pouvoirs latents qui, une fois déliés, leur permettent d'accomplir des prouesses extraordinaires. Jusqu'à présent, cependant, ces forces psychiques émergent dans des conditions trop irrégulières pour être vérifiées scientifiquement.

En plus des facteurs naturels qui peuvent mobiliser les pouvoirs psychiques, tels la musique, les drogues, la concentration, les transes, il faut sans doute faire une part non-négligeable à l'influence des *esprits*. On peut penser que les forces psychiques s'exercent parfois sous l'action des esprits, et parfois sont indépendantes d'elles.

³² UNGER, M. F., *Biblical Demonology*, Van Kampen Press, wheaton. 2^e ed. 1953. p. 94.

³³ HAAG, H., *Liquidation du Diable*, trad. de l'allemand, Desclée, 1971. pp. 71. 72.

³⁴ HAAG, op. cit., p. 73.

³⁵ KOCH, op. cit., p. 43.

Le cerveau humain et ses possibilités restent encore un monde inconnu qu'il faut décrypter, une machine de 15 milliards de transistors et 100 milliards de fils, la structure la plus complexe qui nous soit proposée sur cette planète, constate le neurologue DERRAY-RITZEN³⁶. L'énergie-matière contrôlée par le psychisme aurait donc de multiples possibilités. Citons en exemple la détection d'objets cachés (eau, métal, etc...) ou *radiescèse* par des organismes prédisposés. Le spécialiste du pendule, GLAHR dans son ouvrage monumental en six volumes sur la *Théorie du Pendule* distingue trois usages du pendule : *magnétique*, *psychique*, et *spirite*³⁷. Il affirme que la force motrice nécessaire au pendule est fournie par le manipulateur lui-même³⁸. Il serait sans doute présumé d'affirmer davantage dans ce domaine toujours controversé où le problème reste posé en attendant des recherches et des éclaircissements plus complets³⁹.

Il n'est pas impossible que la *guérison par imposition des mains*, la *télépathie* et même l'infléchissement d'un mouvement d'horlogerie à distance, voire l'*envoûtement* renforçant l'auto-suggestion, soient possibles à la seule *psycho-kinésie*⁴⁰. Ces hypothèses de travail, dans un univers rempli d'énergie latente méritent certainement des recherches qui leur sont actuellement consacrées. A la lumière des possibilités inconnues du psychisme humain, la plus grande prudence s'impose dans l'attribution de phénomènes par ailleurs insolubles à l'action spirite.

Si les organismes sensitifs ou spécialement stimulés sont capables de prouesses inouïes, les psychismes *affaiblis* ou *maladifs* manifestent des symptômes de désordre mental dont la clarification par des neurologues psychologues et autres spécialistes, a beaucoup progressé ces 50 dernières années. La médecine a arraché le masque fallacieux de certaines figures démoniaques. La réalité de faux-possédés démoniaques est apparue, certaines maladies mentales pouvant recevoir une interprétation médicale⁴¹. Par contre, affirme l'éminent neurologue catholique P. L'HERMITTE, il est impossible d'inclure dans une même description tous les faits de la démorphologie⁴². Avec la permission de Dieu, le Malin peut profiter d'une maladie mentale pour s'introduire, amplifier et même provoquer un désordre fonctionnel⁴³.

La majorité des savants de notre époque incrédulé cherchent à ramener tous les phénomènes parapsychologiques à un dénominateur rationnel, soit parce qu'ils ont adopté un *a priori* rationaliste, soit en repoussant les limites normales des cinq sens au delà de ce

³⁶ DERRAY-RITZEN, P., *La scolastique freudienne*, Fayard, 1973, p. 230.

³⁷ KOCH, op. cit., p. 99.

³⁸ GLAHR, *Théorie du Pendule*, vol. I, p. 37, cité dans KOCH, op. cit.

³⁹ KOCH, op. cit., p. 95.

⁴⁰ WRIGHT, J. Stafford, *Christianity and the Occult*, 1971, pp. 75-78.

⁴¹ L'HERMITTE, J., *Vrais et faux possédés*, 1956, p. 12.

⁴² L'HERMITTE, op. cit., pp. 12 ff.

⁴³ L'HERMITTE, op. cit., p. 31.

qui est psychologiquement concevable, ce qui, affirme le neurologue TISHNER, revient à nier le phénomène⁴⁴.

Dans l'optique de GLAHN qui, nous l'avons vu, attribue certains cas de radicethésie autrement inexplicables à l'action spirite, KOCH fait état de la *voyance* dont il existerait une trentaine d'essais d'interprétation rationaliste, ce qui refléterait une incertitude quant aux causes réelles. Parmi ces explications, le truquage, la voyance technique (papiers humectés de lait, d'alcool, etc...), le hasard, une grande capacité de déduction, une sensibilité rétinienne accrue, un entraînement psychique (les fakirs), des carences physiologiques (troubles digestifs, faim et soif, hypnose, tumeurs, troubles des glandes, pneumonies et typhoïdes, alcoolisme, abus de somnifères, dépression, hystérie, schizophrénie, etc...) Au delà de ces multiples interprétations, il existe un élément mystérieux qui se dérohe à la plus stricte investigation rationnelle⁴⁵.

Au centre de l'intérêt des chrétiens pour le monde occulte se trouve sans doute la *possession diabolique* qui, nous le verrons, semble s'adapter à la mentalité, même à l'attente du siècle. En fonction depuis la guerre, l'exorciste catholique officiel pour la région parisienne, de TONQUÉDEC estime que la possession telle que l'Eglise catholique l'entend n'existe pas. Critique faite, elle se réduit à des phénomènes pathologiques, dont certains sont médicalement inexplicables ; ce sont ceux-ci que la possession véritable peut occuper.

Selon de TONQUÉDEC, une première contrefaçon de la possession diabolique est l'*obsession*, ou *psychasthénie*, une *impuissance* ou *phobie* devant des devoirs de tous ordres, qui poussée jusqu'au paroxysme conduit aux insultes et aux blasphèmes⁴⁶.

L'*hystérie* est une deuxième contrefaçon, qui pose les plus graves problèmes de diagnostic, car le patient joue avec une perfection rare le rôle de possédé⁴⁷. En fait, les pseudo-prophètes, thaumaturges, pseudo-convertis, faux-repentis, sont souvent des hystériques mythomanes, ou rêveurs⁴⁸.

Le faux-possédé hystérique, jamais épileptique, peut être affecté pendant des heures de convulsions, de contractions d'une puissance extraordinaire. Il se livre à des injures, à des obscénités, criant que c'est le démon ou les démons qui le possèdent ; il prend des attitudes lubriques, théâtrales, grotesques⁴⁹. L'HERMITTE cite le cas d'une sœur missionnaire, Marie-Thérèse NOBLET, qui se disait ficelée et battue par le diable. Hélas, le ficelage d'un sujet par lui-même est le tour le plus connu de tout prestidigitateur !⁵⁰.

⁴⁴ TISHNER, cité dans KOCH, op. cit., p. 398.

⁴⁵ KOCH, op. cit., p. 451.

⁴⁶ DE TONQUEDEC, op. cit., p. 33.

⁴⁷ DE TONQUEDEC, op. cit., p. 55.

⁴⁸ DE TONQUEDEC, op. cit., p. 78.

⁴⁹ L'HERMITTE, op. cit., p. 37.

⁵⁰ L'HERMITTE, op. cit., pp. 37 ff.

Le critère principal de la possession véritable, soit volontaire comme c'est le cas pour les médiums et sorciers, soit involontaire, dans le cas des possédés, serait la « transformation extérieure de la personnalité »⁵¹ qui est « envahie par une personnalité nouvelle »⁵². La voix, les habitudes sont complètement déformées. Le professeur OESTERREICH cite le cas d'une fillette de 11 ans, dont la voix féminine s'est transformée en voix basse, qui se livrait à un rire hideux et glapissant, à un torrent de moqueries et d'insultes sur tout ce qui touchait à la religion⁵³. C'est le démon qui parle par la bouche du possédé, parfois dans des langues étrangères ou inconnues⁵⁴. Les possédés ne louent pas Dieu comme le font certains faux-possédés.

Le vrai possédé, ensuite, ne se représente pas le démon sous une forme sensible, un animal dangereux ou repoussant, par exemple, à la manière de nombreux faux-possédés⁵⁵. Les démons étaient connus de Jésus, mais il ne permettait pas qu'ils révèlent son identité.

Le Dr. L'HERMITTE voit un troisième critère dans la souffrance physique des possédés, ce qui ne serait pas le cas des faux-possédés dont les souffrances seraient d'ordre moral et spirituel uniquement⁵⁶.

L'extrême difficulté du diagnostic provient du fait que le démon profite généralement d'un désordre nerveux préalable ou d'une maladie mentale pour s'introduire et amplifier le désordre ; il serait plus rarement créé par lui⁵⁷.

On peut donc constater que le nombre important de cas de possession pendant les premiers siècles de notre ère a amené les Pères de l'Eglise à créer une fonction d'exorciste. Mais le nombre de possédés de ce type brutal a fortement baissé de nos jours de sorte qu'en dehors des grandes Eglises institutionnelles, les exorcismes sont pratiqués, lorsque le besoin s'en fait sentir, par le pasteur concerné, ou par les anciens réunis pour oindre d'huile la personne malade ou « affaiblie », comme le permet le texte de Jacques 5 : 2, faiblesse physique, nerveuse, mentale ou spirituelle. Il ne faut pas oublier que l'exorciste court le danger de contagion, et fait bien de s'entourer de collègues⁵⁸. Il faut surtout éviter d'exorciser un faux-possédé de peur de l'exposer à une contagion réelle. Jeanne des ANGES serait devenue bel et bien possédée grâce aux exorcismes dont elle a été l'objet⁵⁹.

Peut-on, en fonction des mentalités propres à notre époque,

⁵¹ L'HERMITTE, *op. cit.*, p. 23.

⁵² OESTERREICH, *op. cit.*, p. 29.

⁵³ OESTERREICH, *op. cit.*, pp. 29 ff.

⁵⁴ L'HERMITTE, *op. cit.*, p. 25.

⁵⁵ L'HERMITTE, *op. cit.*, p. 23.

⁵⁶ L'HERMITTE, *op. cit.*, pp. 23-27.

⁵⁷ L'HERMITTE, *op. cit.*, p. 31.

⁵⁸ OESTERREICH, *op. cit.*, p. 119.

⁵⁹ OESTERREICH, *op. cit.*, p. 126.

discerner les formes d'influence et de possession démoniaques qui lui seraient particulières ? Il y a évidemment des formes rajeunies de la mancie, le spiritisme et l'astrologie qui persistent malgré le climat d'incrédulité. La forme moyenâgeuse de la possession démoniaque est devenue gênante ; une majorité des cas actuels répondent favorablement aux traitements médicaux. Dans ces cas de fausse possession l'exorcisme ne fait qu'aggraver le mal. Faut-il conclure qu'à notre époque « éclairée » l'action du Malin est en forte baisse ? Ou revêtirait-elle d'autres formes ? Si oui, le nombre important de pseudo-démoniaques s'expliquerait d'une part par le fait que le système nerveux de beaucoup de nos contemporains subit le contre-coup des événements tragiques de notre temps : guerres, train de vie fébrile ⁶⁰, à l'inverse de la vie autrefois plus éprouvante pour le corps que pour les esprits.

Les cas de possession, ne faut-il pas surtout les rechercher ailleurs, sous d'autres formes ? Un certain nombre de théologiens et de médecins appartenant à diverses Eglises se demandent si la possession diabolique, non moins fréquente en Occident qu'ailleurs, ne se pare pas « d'autres couleurs chez les peuples civilisés » ⁶¹.

Sans doute, en faisant l'inventaire des influence maléfiques du Prince de ce monde, faut-il faire une très large part aux tentations « ordinaires » qui peuvent aller jusqu'à l'obsession et qui s'adressent à l'imagination, aux appétits sensibles des hommes ⁶². L'action démoniaque « extraordinaire », la domination, la possession du corps, se laisse nettement dissocier de l'activité personnelle du sujet et s'y oppose ⁶³. Ce type de possession serait donc peu fréquent aujourd'hui.

Rappelant la pensée de BOSSUET (de BAUDELAIRE aussi !) que la plus grande malice du diable est de faire croire qu'il n'existe pas, le Dr. L'HERMITTE suggère que le Prince des ténèbres se dissimule volontiers ou même de préférence *sous l'aspect de personnes morales ou d'institutions*. L'inhabitation physique, violente du démon est de moins en moins utile à l'Ennemi. La « simple occupation » des esprits et des âmes se prête à une contagion plus rapide et moins susceptible de provoquer des réactions violentes que l'emprise spectaculaire ⁶⁴. La raréfaction des possessions diaboliques individuelles dans nos sociétés évoluées serait en quelque sorte compensée par des *occupations collectives* très subtiles ⁶⁵.

Le P. CRISTIANI développe cette pensée dans plusieurs domaines de la vie contemporaine. Les idoles d'autrefois, par exemple, cachaient des démons qui remplaçaient le vrai Dieu. Mais comme on ne détruit que ce qu'on remplace, disait NAPOLÉON, le faux dieu de nos temps, c'est le sport, l'argent, la liberté existentialiste, le vice,

⁶⁰ Cardinal VERDIER cité dans DE TONQUEDEC, op. cit., introduction.

⁶¹ L'HERMITTE, op. cit., p. 9.

⁶² DE TONQUEDEC, op. cit., p. 196.

⁶³ DE TONQUEDEC, op. cit., p. 196.

⁶⁴ L'HERMITTE, op. cit., pp. 161, 162.

⁶⁵ L'HERMITTE, op. cit., pp. 162, 163.

le Parti, la science et la technique, dont l'immense orgueil a permis d'étendre la domination de Satan. Quelle déception magistrale que de faire mépriser l'idolâtrie antique tout en la remplaçant par de nouvelles idoles idéologiques, dépersonnalisées. Ou de mettre en évidence de nombreux faux-possédés pour posséder plus aisément sous les nobles traits d'un ange de lumière d'immenses secteurs anonymes, dépersonnalisés de la société moderne !

La prolifération de *Sociétés* et d'*Associations* à caractère anonyme, à responsabilité limitée, dans tous les sens du terme, n'a-t-elle pas permis à des hommes, considérés en tant qu'individus, de se laisser « aller », sous le couvert de l'anonymat, à une exploitation cruelles des autres ? Au siècle des machines, n'a-t-on pas créé des corporations qui agissent « machinalement », « inconsciemment » pour atteindre des objectifs égoïstes « inexprimés », et qui vont à l'encontre des intérêts des hommes et de la nature ? Le jeu subtil des responsabilités fragmentées, limitées, réparties sur de nombreux actionnaires, des administrateurs éloignés de l'opération, de gestionnaires puissants qui répercutent les responsabilités ultimes sur l'organisme principal, contribue à créer un vide au cœur de la société. N'est-il pas facile pour un esprit « extérieur » de se glisser dans ce creux de l'organisation pour la dominer et de s'imposer à la collectivité « par la force des choses » à l'encontre de la volonté librement exprimée des associés pris individuellement, sous le couvert d'objectifs nobles, hautement proclamés ?

Toutes les nouvelles formes de collectivités à but lucratif, politique, culturel, comportant une co-gestion, une co-propriété, sont autant de personnalités civiles sans âme susceptibles d'être habitées par un ou plusieurs esprits mauvais.

Les organes du pouvoir, les grandes administrations et l'appareil juridique au service de la nation ne vivent-ils pas volontiers dans l'ombre, à l'écart des feux que braquent les mass-média sur la vie politique, sociale, ou sportive ? Dépourvus à presque tous les niveaux d'un sens de responsabilité personnelle, les fonctionnaires collectivement n'engagent-ils pas un mouvement léthargique parfois aveugle qui trahit une lenteur, une inconscience, une stupidité qui irrite et parfois écrase le public qu'ils sont sensés servir ?

Les injustices, les abus, le mépris de la personne que regretteraient les fonctionnaires pris individuellement, mais qu'ils sont impuissants à changer, leur emprise sur la collectivité étant trop réduite, ne suggèrent-elles pas une situation comme celle que décrivait l'Apôtre Paul en Romains 7 : 22-25 : « Je prends plaisir à la loi de Dieu,... mais je vois dans mes membres une autre loi (un autre esprit !) qui lutte contre la loi de mon intelligence et qui me rend captif de la loi du péché qui est dans mes membres ».

Les lourdes structures militaires, développées au nom de la défense du territoire et équipée d'armes toujours plus destructives que lui livre une technique largement asservie à ses fin⁶⁶, arri-

vent aisément à être manipulée par l'esprit meurtrier du Prince de ce Monde. Dans cet ordre d'idées, HITLER, fréquemment considéré comme un médium de Satan, serait un cas rare de possession individuelle⁶⁷.

Dans la littérature contemporaine, CRISTIANI attire l'attention sur des personnages qui incarnent véritablement l'esprit satanique. Dans l'ouvrage de BERNANOS : *Sous le Soleil de Satan*, il cite le cas de l'abbé DONNISANCE aux prises avec le Malin en la personne de Mouchette, jeune femme instruite, attrayante à bien des égards, mais perverse, le type même de la possession volontaire⁶⁸. En cherchant, ne découvrirait-on pas bon nombre de personnages littéraires ou cinématographiques attrayants, irréprochables selon une certaine logique, mais qui sont l'incarnation même de la perversité ? SARTRE pour Pierre BONTANG est un de nos nombreux contemporains dépossédés de Dieu, à la personnalité duquel le « Mal » s'est substitué. L'œuvre de SARTRE pour BONTANG est possédée par le démon parce qu'elle ne trahit aucune angoisse, aucune sensibilité réelle pour le monde souffrant qu'il décrit pourtant si bien. Dépourvu d'amour réel pour les hommes ou leur créateur, il ne serait qu'airain qui sonne.

Le cas du déséquilibré mental dont l'état est aggravé par l'action démoniaque ne serait-il pas semblable à tel messianisme politique dont les « promesses » seraient inspirées par un esprit anti-christique ? Bon nombre de nos maîtres à penser modernes seraient de ces « dépossédés possédés », selon BONTANG, quoique l'HERMITTE, sur ce point, souhaiterait avoir une notion plus distincte de la possession personnelle⁶⁹.

Il semble donc clair qu'une action satanique à notre époque sophistiquée doive être plus subtile qu'autrefois lorsqu'une foi aux esprits mauvais permettait que les hommes soient enchaînés d'une manière plus violente et avilissante que de nos jours⁷⁰.

Il nous reste à considérer dans quelle mesure et de quelle manière le pouvoir politique est influencé par l'esprit satanique. Quoique les institutions gouvernementales aient un statut et un mandat divins, Jésus affirme clairement par trois fois que Satan est le Prince, l'Archon, de ce monde⁷¹ — que le monde entier est au pouvoir du Malin⁷². Pour un temps, le règne de Jésus n'est pas de ce monde⁷³, les guerres et les troubles, et les persécutions continuant jusqu'à la fin des temps⁷⁴. Les précurseurs de Jésus qu'étaient Moïse et Josué ont été sensibles à l'action des puissances des ténèbres au sortir de l'Egypte et pendant la conquête de Canaan.

⁶⁷ MULTI cité par l'HERMITTE, op. cit., p. 164.

⁶⁸ CRISTIANI, op. cit., p. 159.

⁶⁹ L'HERMITTE, op. cit., pp. 164 ff.

⁷⁰ UNGER, op. cit., p. 84.

⁷¹ Jean 12 : 31, 14 : 30, 16 : 11.

⁷² I Jean 5 : 19.

⁷³ Jean 18 : 36.

⁷⁴ Dan 9 : 26 ff et Matt 24 : 6, 7.

Il arrive fréquemment que de grands hommes d'Etat qui sont les autorités supérieures instituées par Dieu⁷⁵ soient bienveillants et dévoués à la tâche ; mais même ceux-ci, à moins d'être spécialement soutenus par les prières des saints, sont déplacés ici et là sur l'échiquier international au gré des puissances des ténèbres⁷⁶. Quant aux tyrans qui s'abandonnent à l'ambition, aux conquêtes et à la rébellion contre Dieu, ils offrent des prédispositions médiumniques idéales⁷⁷. PHARAON, NÉRON et HITLER seraient de ce nombre⁷⁸.

A l'approche des temps de la fin, Dieu enverra une puissance d'égarement pour que les hommes croient au mensonge et aux séductions de l'injustice suscitées par la puissance de Satan⁷⁹. C. S. LEWIS, qui a démasqué les ruses de l'Ennemi avec talent et humour, analyse le pouvoir de séduction d'un concept comme la « *démocratie* ». Mal vu en enfer, dit-il, parce que moins « utilisable » ou récupérable que d'autres types de gouvernement, la démocratie au sens « diabolique » est l'instrument le plus efficace pour extirper les démocraties politiques⁸⁰.

Le pouvoir séducteur de l'Antichrist sera tel que même les élus ne le discerneraient pas. Pour que l'on confonde Christ et Anti-Christ, ce dernier ne devra-t-il pas adopter les grands idéaux humanitaires, inaugurer un gouvernement de salut public à l'échelle mondiale, revêtir comme un manteau étincelant les vertus du Christ, amorcer un règne de paix et de bien être au point que tous l'acclameront⁸¹ ?

Forts de tels avertissements, et d'une longue perspective historique, il nous convient plus que jamais d'aprouver les esprits pour savoir s'ils sont de Dieu⁸² ; de discerner avec prudence les fausses manifestations des vraies, et de chercher activement à démasquer les ruses nouvelles et subtiles qui caractériseront immanquablement l'action satanique à la fin des temps.

⁷⁵ Rom 13 : 1.

⁷⁶ UNGER, *op. cit.*, p. 196.

⁷⁷ UNGER, *op. cit.*, p. 196.

⁷⁸ UNGER, *op. cit.*, p. 198.

⁷⁹ II Thess. 2 : 10, 11.

⁸⁰ LEWIS, C. S., *The World's Last Night*, Harcourt, Brace, et world, N. Y. 1960.

p. 67.

⁸¹ Matt. 24 : 23-27.

⁸² I Jean 4 : 1

Autres ouvrages consultés

AMARIU, C., *Vérité Chrétienne et Erreur Spirite*, 1961.

MARIEL, P., *L'Europe Païenne du XX^e Siècle*, 1964

CHEVREUIL, L., *Le Spiritisme dans l'Eglise*, 1937.

KARDEC, A., *Le Livre des Esprits*, 1947.

KARDEC, A., *L'Évangile selon le Spiritisme*, 1952.

RUFFAT, A., *La Superstition à travers les Ages*, Paris, Payot, 1951.

PAPUS, *Traité Élémentaire de Science Occulte*, 7^e édition 1930.

BERNARDIN, Dom, *Les Grands Exorcismes*, 1965.

OSSMONT, Anne, *Envoutement et exorcismes à travers les âges*, 1954.

LE SABBAT, SIGNE ESCHATOLOGIQUE

par Paul WELLS

La diversité de la tradition réformée au sujet de l'enseignement sur le jour de repos est bien connue. Elle se manifeste, non seulement au plan doctrinal, mais aussi en éthique. Chacun sait que les protestants, en France, observent le dimanche d'une tout autre façons que leurs frères écossais. L'existence de ces différences s'explique, au plan théologique, par la divergence entre l'enseignement des premiers réformateurs et celui de leurs disciples, entre l'enseignement de CALVIN et celui de la *Confession de foi de Westminter* (1647).

Ce manque d'unité dans la tradition réformée ne nous trouble pas beaucoup aujourd'hui, tellement nous sommes habitués dans le climat où nous vivons, aux divergences d'opinions. Dans les Eglises devenues pluralistes quant à la foi, une question mineure comme celle du jour de repos ne fait pas couler beaucoup d'encre¹. Que chacun décide donc selon sa conscience !

Avant de poser le problème de l'observance du jour de repos au niveau de la conscience, il est nécessaire de considérer quels principes bibliques sont en jeu. La conscience fonctionne toujours par rapport à un principe accepté comme normatif. Sans principes, normes ou lois, la conscience reste inopérante pour répondre à nos problèmes.

Quand nous pensons au jour de repos tel qu'il est ordonné dans l'Ecriture, nous nous rendons compte que nos décisions ne peuvent pas être laissées à notre seule conscience, car il s'agit du sabbat dans la Loi de Dieu. Dans la révélation de sa volonté pour l'homme, Dieu a donné une parole particulière qui doit être observée par son peuple. On sait l'importance de cette parole pour Israël et comment, après l'exil, l'observance du Sabbat devint le signe distinctif de l'alliance². Nous connaissons aussi la réaction de Jésus par rapport à la tradition juive et l'importance de son opposition aux autorités ecclésiastiques de l'époque.

¹ Voir le peu d'ouvrages qui existent en français à ce sujet. Une exception est le cahier *Repos* par A.-G. MARTIN. Comparer, par contre, la littérature volumineuse sur la Cène, sujet plus important pour l'œcuménisme.

² R. de VAUX. *Les Institutions de l'Ancien Testament*. Paris 1960. p. 380.

Pour comprendre l'enseignement biblique sur le jour de repos il faut évaluer le sens du quatrième commandement et celui de l'attitude de Jésus, dans le contexte de la révélation de la création de Dieu et de son repos (Genèse 2 : 2-3). Il ne s'agit donc pas, d'abord, dans les traditions différentes, d'une pratique différente du repos, mais d'une divergence dans l'interprétation du principe à appliquer. Cette question est importante, car ce n'est pas n'importe quelle loi qui se trouve mise en question dans la discussion, mais une loi de Dieu. Regrettons que : « En général, l'éthique théologique a traité ce commandement de Dieu... avec une légèreté et une négligence qui ne correspondent ni à l'importance que lui attribue l'Ecriture, ni à la signification essentielle qu'il possède objectivement »³.

Quel est donc le caractère de ce commandement qui nous interpelle : « Souviens-toi du jour de repos (sabbat) pour le sanctifier », et comment l'observer ?

* * *

On peut penser que le jour de repos doit être observé, selon les Ecritures, parce qu'il constitue une loi naturelle de la création, établie par Dieu et demandant la consécration d'un jour sur sept. Dans cette perspective, toute l'existence est réglée sur le modèle des « sept premiers jours » de la création, le septième étant toujours consacré au repos, puisque Dieu a « chômé » à la fin de son œuvre de création. La *Confession de foi de Westminster* déclare : « Dieu, dans sa parole, a ordonné un jour comme un Sabbath qui lui est consacré pour être observé selon un commandement positif, moral, perpétuel, obligatoire pour tous les hommes dans tous les âges »⁴. Pour cela, les lois de la création sont incorporées dans les dix commandements comme l'expression d'un commandement perpétuel de Dieu, à maintenir à toutes les époques de l'histoire⁵. Ces normes touchent tous les aspects de la vie de l'homme et, puisqu'elles s'appliquent à l'homme en tant que créature de Dieu, elles sont universelles dans leur application. Parmi d'autres lois, celle du sabbat se trouve révélée dans le quatrième commandement du Décalogue et dans le Nouveau Testament, où le repos eschatologique du peuple de Dieu continue à être représenté par le repos dominical⁶.

Si nous prenons cette position, nous devons comprendre que l'observance du jour de repos est non seulement obligatoire pour nous, chrétiens de la nouvelle alliance, mais qu'il est nécessaire aussi de la faire observer par les autres, chrétiens ou non. Ainsi, au nom de la loi divine, nous allons vers l'imposition d'un dimanche

³ K. BARTH, *Dogmatique III* 4 (t. 15 de la traduction française), p. 50.

⁴ *Westminster Confession of Faith*, XXI. 7.

⁵ Cf. J. MURRAY, *Principles of Conduct*, Grand Rapids 1958, ch. 2.

⁶ R. B. GAFFIN, « The Sabbath : A Creation Ordinance and Sign of the Christian Hope », *Banner of Truth*, 93, Juin 1971, pp. 21 ss.

« civil » à ceux qui ne croient pas. Mais Dieu veut-il cette sorte d'obéissance extérieure par ceux qui ne croient pas de cœur ?

Il est cependant évident que si nous ne pouvons pas établir, à partir des premiers chapitres de la Genèse, que le sabbat constitue une loi de la création, il faudra chercher ailleurs dans la révélation biblique une justification du principe de l'observance du repos hebdomadaire.

Dans Genèse 2 : 2-3 il n'est pas question du sabbat lui-même, mais de Dieu qui achève (*shâbhath*) son œuvre. Il n'y est pas question du repos de l'homme mais de la cessation de l'activité divine de la création. Cette cessation est liée à la contemplation de son œuvre et à la joie de Dieu qui vit que c'était « très bon » (Gen. 1 : 31). Ce « repos » de joie qui souligne la souveraineté du Dieu-Créateur sur son œuvre, comprend toute l'histoire consécutive aux six jours de la création. Ayant achevé son activité créatrice, Dieu entre dans la joie du « repos » éternelle qui est la sienne en tant que Seigneur de la création. Comme le dit K. BARTH : « Le repos de Dieu au septième jour a marqué l'achèvement de la création, et, comme les œuvres qui l'ont précédé, il est un événement qui remplit le temps »⁷. Le rapport entre ce repos de Dieu et la perfection de son œuvre s'exprime en Exode 31 : 17. Le septième jour⁸, Dieu reprend son souffle pour marquer son alliance perpétuelle (*berith 'olâh'm*) avec son peuple. Comme Genèse 2, Exode 31 parle du « repos » de Dieu.

La signification du sabbat ne trouve donc pas son fondement dans l'observance par l'homme, d'une loi de la création mais dans ce repos de Dieu. Pour cette raison « beaucoup ne croient pas que le texte de Genèse 2 : 2-3 révèle une norme en vue de la consécration d'un jour sur sept. Ces versets forment la conclusion d'une description de l'activité exclusive de la création. Cette description est mise dans le 'mode conceptuel' d'une semaine aboutissant au sabbat du Seigneur »⁹. Loin d'exiger l'obéissance de l'homme, le sabbat lui montre que la sanctification du sabbat est un don gratuit, accompli par le repos de Dieu¹⁰.

Le septième jour de la création nous enseigne que la création de Dieu n'est pas complète en elle-même. Le sens des choses créées ne se trouve pas dans l'ensemble des réalités concrètes du cosmos.

⁷ K. BARTH, op. cit., p. 52. Cf. P. K. JEWELL, *The Lord's Day*, Grand Rapids, 1971, pp. 155 ss.

⁸ *nâphash* au nifal imparfait. D. LYS traduit Exode 31 : 17 : « Le septième jour Yahweh a chômé (*shâbhath*) et il a soufflé » dans *Néphêsh : Histoire de l'Ame dans la révélation d'Israël*, Paris 1959, p. 120.

⁹ *Acts of the Reformed Ecumenical Synod* 1972, p. 148. Cf. E. J. YOUNG, *Studies in Genesis 1*, Philadelphia 1964, pp. 77 ss., qui prend la position opposée.

¹⁰ Pour comprendre le rapport entre le repos après la création et le sabbat comme institution de l'alliance, E. JENNI fait une comparaison avec la doctrine de la prédestination. Comme le salut est un don immérité de la grâce de Dieu, le sabbat comme institution de l'alliance de grâce au Sinaï est l'expression historique de la bienveillance divine. « Die theologische Begründung des Sabbatgebotes im Alten Testament », *Theologische Studien*, v. 46, p. 23.

mais subsiste, au-dessus de la création, dans le Dieu-Créateur. La création ne s'explique pas toute seule, mais a son sens dans le repos de Dieu, qui est le but de la création du Seigneur¹¹. Le repos de Dieu sanctifie la création, signifiant ainsi que toutes choses sont formées par sa parole et subsistent par sa grâce. Le repos du septième jour indique que les œuvres de Dieu « étaient achevées depuis la fondation du monde » (Héb. 4 : 3b) et que « celui qui entre dans le repos de Dieu se repose aussi de ses œuvres » (Héb. 4 : 10), car Dieu « fait en nous ce qui lui est agréable par Jésus-Christ » (Héb. 13 : 21). Comme le dit CALVIN, le sabbat « était un signe par lequel Israël devait connaître que Dieu est sanctificateur »¹².

Dans les récits de la création, le sabbat a pour but de montrer que le travail accompli par le Créateur a sa raison d'être dans son repos. Le péché de l'homme est le refus d'accepter cela et une tentative pour trouver une interprétation autonome de la création. La signification du sabbat de Dieu n'est pas abolie par le péché de l'homme, mais elle est intensifiée par cette rébellion. Maintenant, plus que jamais, le sabbat devient signe de la grâce de Dieu envers un monde qui dépend de lui mais qui refuse de le reconnaître. Cet aspect du repos de Dieu établit une continuité entre la *création* et la *rédemption*. Le sabbat a maintenant un sens sotériologique. C'est un signe particulièrement concret de la grâce divine envers l'homme¹³. Le repos de Dieu n'est pas détruit par les actions des hommes ; il subsiste, et résiste à leur indifférence et à leur irrationalité, comme témoin de la nécessité de la rédemption de l'homme¹⁴.

La chute ajoute ainsi une nouvelle dimension au sens du sabbat de Dieu. Le sabbat de Dieu parle non seulement de son repos après la création, mais aussi de la rédemption future de la création.

Dans son repos Dieu regarde en arrière, mais aussi en avant, au futur eschatologique et à la consommation du repos. Signe de la création, le sabbat l'est également de la création renouvelée. Dieu est Seigneur de l'une et de l'autre, et elles dépendent toutes deux de son œuvre.

Quand Dieu sauve son peuple et fait alliance avec lui, il ordonne le sabbat comme signe de la grâce rédemptrice. S'il n'est pas nécessaire de considérer le sabbat comme une loi de la création, ré-instituée dans le Décalogue, il est évident que le sabbat est une institution de l'alliance de grâce, donnée par le moyen de Moïse. Il n'y a pas de raison de douter de l'origine mosaïque du sabbat. Dans le Décalogue, nous trouvons l'aspect social de l'observance

¹¹ W. VISCHER écrit : « Les jours du sabbat et les années sabbatiques sont pour ainsi dire les points d'une ligne pleine de promesse, qui franchit tous les temps vers le Sabbat éternel, où un jour. À la fin de tous les jours, l'agitation et le tumulte du monde viendront au repos en l'Eternel Dieu ». *La loi ou les cinq livres de Moïse*, Neuchâtel 1949, p. 262.

¹² J. CALVIN, *Institution* 11.8.29. Genève 1955, II, p. 154.

¹³ Cf. G. C. BERKOUWER, *The Providence of God*, Grand Rapids 1952, p. 54 ss.

¹⁴ Op. cit., p. 57 : « L'Écriture enseigne très clairement que la chute ne force pas Dieu à modifier ses plans ».

du sabbat (Exode 34 : 14-28 ; Deut. 15 : 12-15) aussi bien que la motivation cosmologique qui s'établit à l'exemple du Créateur divin (Exode 20 : 11). La différence entre le passage de Deutéronome 15 et celui d'Exode 20 souligne que Dieu est tout ensemble créateur et rédempteur, et en tant que tel il sanctifie (*met à part*) le sabbat comme signe de son activité créatrice et rédemptrice. Dans son aspect social, le sabbat est le jour du repos de l'esclave, car le maître se souvient qu'il était, lui aussi, esclave en Egypte¹⁵. Le repos marque l'acte de rédemption accomplie au cours de l'histoire du salut. Dans l'Exode, le repos a un sens cosmique. Quoique libérés de l'esclavage, les Israélites travaillent toujours (même si ce n'est que pour ramasser la manne : Exode 16 : 22-23), mais se reposent le septième jour pour se souvenir du repos de Dieu.

Ces deux aspects du sabbat, qui ont été largement étudiés, ont leur racine dans l'alliance de Dieu. Ainsi, comme le dit de VAUX, le repos divin n'est pas un anthropomorphisme, mais l'expression d'une idée théologique¹⁶. Comme signe de l'alliance donnée par Dieu (Lév. 23 : 38), le sabbat est consacré à l'Eternel (Exode 31 : 15). Pour l'homme qui l'observe, c'est un signe de grâce. Ainsi Dieu indique sa volonté de partager avec l'homme le repos qui est le sien, et qu'Il est libre de donner à l'homme.

Si donc le premier Adam connut un repos comme seigneur-vassal dans le domaine des choses créées et reçut l'exhortation d'entrer pleinement dans le repos de Dieu par l'obéissance, l'homme ayant désobéi, il ne lui est plus possible d'entrer dans le repos. Après la chute, le repos est offert à l'homme par grâce. Le sens du sabbat dans l'histoire de l'alliance est d'orienter l'homme vers le salut futur. C'est à la fois un signe de jugement et de grâce : de jugement, car la tentative humaine d'entrer dans son propre repos d'autojustification est condamnée ; et de grâce, car il indique à l'avance la réalité du repos eschatologique de Dieu. Pour le peuple de Dieu, observer le sabbat, c'est saisir le gage du salut eschatologique offert par Dieu (Esaïe 58 : 13-14 ; 56 : 2 ; Jérémie 17 : 19-27). Refuser le repos, au contraire, c'est se séparer du peuple de Dieu et se placer sous le jugement eschatologique (Exode 31 : 14 ; 35 : 2 ; Nombres 15 : 32-36 ; Ezéchiel 20 : 13 ; Néhémie 13 : 17-18). L'observance du jour du sabbat est fondée sur l'histoire du salut et se définit dans le contexte de cette histoire. Elle fixe dans la mémoire ce que Dieu a fait (et ce que l'homme a manqué de faire) et elle précise la nécessité de la consommation eschatologique. Elle marque l'*indicatif* de ce qui est déjà accompli par Dieu et l'*impératif* de l'achèvement final¹⁷.

Le sens du repos n'est donc pas enfermé dans l'observance hebdomadaire d'un jour. Le sabbat, c'est un signe donné dans le temps

¹⁵ Dans Exode 23 : 12 comme dans Exode 31 : 17 le verbe *nâphash* décrit le repos qui marque la fin du travail.

¹⁶ R. de VAUX, *op. cit.*, p. 379 ss.

¹⁷ Cette expression est de JEWETT, *op. cit.*, p. 82.

et, de même que toutes les institutions temporelles dans l'histoire du salut, il est semblable au doigt de Jean-Baptiste montrant le Sauveur. La création ne détient pas sa propre vérité et le sabbat, qui appartient à la création, a une réalité eschatologique qui le dépasse. Le repos eschatologique est celle réalité dont le sabbat est un type. L'observance du type est le moyen par lequel le principe d'achèvement s'introduit dans les actes divins de jugement et de grâce.

A partir de la venue de Jésus-Christ les sabbats de l'homme ne sont plus les mêmes. Mais le sabbat est-il aboli par sa présence ou tout simplement modifié dans sa portée ? Ceux qui maintiennent que le repos hebdomadaire est perpétuel prennent la deuxième option. Le sabbat, loi perpétuelle de la création, incorporée dans la loi morale, n'est pas abrogé par Christ, mais restauré comme un jour à être observé pour Dieu. Les chrétiens justifient très souvent le maintien du repos du sabbat en disant qu'il est inconcevable qu'un des dix commandements soit annulé. Cet argument se trouve appuyé par l'idée que les lois civiles et rituelles de l'Ancien Testament sont abolies en Christ, tandis que la loi morale reste intacte. Pourtant, cette hypothèse ne semble pas pouvoir être soutenue à la lumière de l'herméneutique biblique. Elle repose plutôt sur un argument qui fait appel à la validité juridique du décalogue. Est-il légitime de se servir ainsi de la parole de Dieu pour établir des règles universelles, sans saisir le sens de la parole dans le contexte de la révélation biblique ?

L'opposition de Jésus au légalisme des autorités juives est bien connue. Il n'a pas observé le sabbat conformément à leurs exigences, et certaines de ses actions expriment un refus de la tradition juive, qui a fait du sabbat un carcan. Malgré cette opposition, il est difficile de maintenir que les paroles et les actions de Jésus fournissaient une réponse sans équivoque à la question de l'observance d'un jour de repos.

Tout d'abord Jésus critique l'interprétation rabbinique de la loi (Marc 3 : 4 ; Matthieu 12 : 11 ; Luc 13 : 15-17), critique qui s'exprime par la remarque : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat » (Marc 2. 27). Cependant la polémique de Jésus a un côté positif, car dans les synoptiques nous lisons que « le Fils de l'homme est Seigneur du sabbat » (Marc 2 : 28 ; Matthieu 12 : 8 ; Luc 6 : 5). Dans l'évangile de Marc, cette parole est donnée en conclusion de l'affirmation que le sabbat est « pour l'homme ». Si le sabbat est pour le bien de l'homme, il est impossible d'évoquer la loi du sabbat contre le Fils de l'homme qui en est le Seigneur. Jésus n'est pas sous la loi, mais du côté de celui qui donne le commandement.

Ce qui transcende la loi, c'est la *personne* qui donne la loi. Jésus profite de cet incident pour proclamer sa messianité. ROR-MORF dit que ces provocations de la part de Jésus constituent une

annonce de sa conscience messianique¹⁸. Quand on regarde les « actes sabbatiques » de Jésus, c'est le nombre de guérisons qu'il a opérées qui frappe. Actes de compassion, d'amour, bien sûr, mais dont la signification est plus profonde qu'une simple expression humanitaire. « Mon Père travaille jusqu'à présent. Moi aussi, je travaille » (Jean 5 : 17). Le vrai repos ne se trouve pas dans la cessation d'activité ou dans la paresse, mais dans l'activité de Dieu qui guérit l'homme. Le sabbat, signe de la création et de la rédemption, est particulièrement adapté pour être le jour où se manifeste le travail de Dieu qui renouvelle l'homme. Le sabbat messianique, le repos avec Dieu en Christ, se manifeste dans le monde, par le Christ qui est venu dans l'histoire. Le repos eschatologique de la rédemption, dont le sabbat est un signe, trouve sa substance en Jésus-Christ.

Ce que Jésus proclame par ses actions, il l'atteste aussi par ses paroles. Ainsi, un jour de sabbat, il proclame dans la synagogue de Nazareth la réalisation de la grâce de Dieu manifestée dans la description de l'année du jubilé (Luc 4 : 16ss. ; cf. Esaïe 61 : 1-2). Cette époque nouvelle « accomplie aujourd'hui » (v. 21) est celle de la délivrance du Seigneur. Jésus est donc la rédemption de son peuple, son repos. En lui le sabbat trouve sa pleine réalisation¹⁹.

Puisque Jésus, en personne, est le repos des chrétiens et l'accomplissement du sabbat juif, en qui nous avons le vrai repos par la foi, sommes-nous toujours obligés d'observer un jour sur sept comme jour férié ? Cette question est difficile à résoudre même en considérant toutes les données du Nouveau Testament. L'observance du septième jour semble avoir été remplacée assez vite. L'apôtre Paul, connu comme ayant « un zèle excessif pour les traditions des pères » (Galates 1 : 14) est celui qui a exhorté les chrétiens de ne pas juger quant aux sabbats, parce que la réalité est en Christ et non pas dans « l'ombre des choses à venir » (Col. 2 : 16 ; cf. Gal. 4 : 10). Par contre, dans le Nouveau Testament et les écrits des premiers pères de l'Eglise, la pratique de la réunion au jour du Seigneur est attestée à plusieurs reprises (Actes 20 : 7 ; I Cor. 16 : 2 ; Apoc. 1 : 10) et cette tradition persiste jusqu'à maintenant. Certes nous ne trouvons pas le commandement d'observer un jour particulier, mais le silence du témoignage apostolique à ce sujet ne prouve pas le contraire. Devons-nous donc considérer l'observance de dimanche comme l'expression d'une obligation perpétuelle ?

* * *

Que l'Eglise primitive semble avoir cessé d'observer le sabbat juif assez tôt n'a pas rendu nécessaire le choix arbitraire d'un autre jour. D'ailleurs le dimanche n'était pas le jour idéal car, étant un

¹⁸ W. RÖDORF, *Der Sonntag*, Zurich 1962, p. 75, traduction française, *Sabbat et dimanche dans l'Eglise ancienne*.

¹⁹ Cf. A.-G. MARTIN, *op. cit.*, p. 22-23.

jour de travail, il obligeait les réunions des assemblées à se faire de bon matin ou le soir. Il semble donc que les chrétiens « n'ont pas choisi ce jour-là par facilité, mais par fidélité »²⁰. Quand ils se sont assemblés le dimanche, premier jour de la semaine, les chrétiens ont dû le faire pour une raison spécifique.

Une réponse possible à ce problème se trouve dans l'usage de l'expression « jour du Seigneur » (*tē kuriakē hèmera*) par rapport au « repas du Seigneur » (*kuriakon deípnōn*). En français, l'expression « jour du Seigneur » rappelle beaucoup plus le grand thème de l'Ancien Testament, celui du jour de Yahweh (*yôm Yhwh*), que le grec, où le terme technique des Septante (*hèmera toū kurioū*) n'est pas repris par les apôtres. Cependant, même si le rapport linguistique n'existe pas, il faut se poser la question d'un rapport entre les idées concernant ces deux notions théologiques.

L'expression vétéro-testamentaire « *jour de Yahweh* » signale l'action de Dieu en un jour particulier. A cause de cette activité, ce jour appartient à Dieu²¹. Selon la conception hébraïque de l'histoire les jours sont connus et identifiés par leur contenu. Dans le cas du jour de Dieu l'action de Dieu est fondamentale²². Ce qui est important n'est pas la durée de 12 ou 24 heures qui constitue un jour, mais ce qui s'y passe. L'idée centrale, c'est que le temps se définit par référence à son contenu concret²³. De plus, un jour dont les événements sont eschatologiques peut être appelé le *jour de Dieu*²⁴. *Joël 1 : 15*, *Sophonie 1 : 17*, *Esaïe 13 : 9* et *Malachie 4 : 1* parlent tous du jour de Dieu en décrivant un événement différent. Le jour est mentionné dans un sens prophétique aussi bien que récapitulatif. Dans son accomplissement eschatologique, le jour de Yahweh est le jour qui met fin à l'histoire d'Israël et rétablit l'ordre de Dieu par le salut et le jugement.

Quoique les indications soient trop minces pour soutenir que le « jour du Seigneur » est la transposition néo-testamentaire de l'idée du « jour de Yahweh », il y a certainement des points de contact. L'assemblée des chrétiens le premier jour de la semaine se justifie à la lumière de ce qui s'est passé le jour où commence la nouvelle création. C'est un jour qui est marqué par la venue du Christ parmi ses disciples, puisqu'il est ressuscité. « Le Seigneur est réellement ressuscité » (*Luc 24 : 38ss.*). La présence du Seigneur, vainqueur de la mort, est ce qui donne aux disciples un souvenir impérissable du premier jour de la semaine. Ce jour est bien le jour du Seigneur, car il visite alors son peuple pour rompre le pain avec eux (*v. 35, 43*), pour expliquer que ce qu'annonçaient la loi et les prophètes est maintenant accompli, et pour donner la pro-

²⁰ *Ibid.*, p. 27.

²¹ L. ČERNÝ, *The Day of Yahweh*, Prague 1948, p. 77 ss.

²² J. BARR, *Biblical Words for Time*, London 1962, p. 106.

²³ Cf. de VAUX, *op. cit.*, pp. 271 ss., et H. W. ROBINSON, *Inspiration and Revelation in the Old Testament*, Oxford 1946, p. 138.

²⁴ F. MARTIN in *New Catholic Encyclopaedia*, p. 664

messe de l'effusion de l'Esprit (v. 49), afin que l'Evangile soit apporté aux nations (v. 47). Cette promesse est scellée par l'institution de la Cène du Seigneur qui souligne qu'une nouvelle communion est établie entre le Seigneur et les fidèles. Ce repas pascal est le repas annonciateur du repas du Seigneur célébré dans les assemblées des chrétiens²⁵. L'observance dans l'Eglise du premier jour qui remplace le sabbat, s'explique par cette première rencontre avec le Ressuscité. Indifférents au sabbat, eclipsé par cette révélation eschatologique du Christ, les chrétiens manifestèrent leur communion avec lui dans l'Esprit au « jour du Seigneur » en célébrant son repas jusqu'à son retour. Par sa résurrection Jésus s'est révélé aux disciples comme le Seigneur qui accomplit le sabbat en triomphant de la mort. Le repos du salut se trouve réalisé en lui : « la résurrection de Jésus a marqué la conclusion de l'histoire de l'alliance et du salut inaugurée le septième jour de la création »²⁶. Ce repos accompli en Christ est le don suprême de la grâce de Dieu.

En considérant le caractère du *repos accompli en Christ*, nous ne pouvons pas ignorer que, quoique réalité en lui, ce repos n'est pas encore pleinement accompli. En Christ la réalité finale de la résurrection s'est projetée dans l'histoire. Sa résurrection constitue « la claire indication de son retour final pour le jugement et l'accomplissement de toutes choses, l'annonce de la résurrection future de tous les morts, les gages et les arrhes de la rédemption universelle, de la révélation du royaume à venir et de la vie éternelle »²⁷. Dans le cadre de l'histoire du salut, la réalisation du sabbat en Christ est une réalité présente à cause de sa résurrection, mais aussi une espérance du futur. Le repos hebdomadaire juif trouve son sens accompli dans l'espérance des chrétiens qui ont trouvé le vrai repos par la foi (Héb. 4 : 3, 9, 10) mais qui doivent s'efforcer d'entrer dans le repos (v. 11).

Pour le chrétien qui cherche à entrer dans le repos de Dieu, l'observance du premier jour est importante. Ce jour lui rappelle que son salut est en Christ, non par l'obéissance aux œuvres de la loi, mais par la foi qui vient de la grâce. Christ est son repos sabbatique de rédemption. Le premier jour oriente le chrétien également vers le fait que le repos divin de la création est également réalisé en Christ. Si ce repos servait à indiquer que le monde ne renfermait pas son propre sens, mais le reçoit de Dieu, cette révélation de la grâce trouve son apogée en Christ. Christ dans sa résurrection sanctifie le premier jour et commence la nouvelle création. L'ancienne avait besoin de la grâce de Dieu pour être achevée, mais Dieu agit maintenant pour commencer la nouvelle création en Christ. Le jour du Seigneur, c'est le signe que la résurrection achève la révélation ré-

²⁵ RÖNDORF, *op. cit.*, pp. 229 ss. s'oppose à l'hypothèse de BULTMANN (*Histoire de la Tradition Synoptique*), qui veut comprendre les récits comme expression de la tradition liturgique de l'Eglise.

²⁶ BARTH, *op. cit.*, p. 57.

²⁷ *Ibid.*, loc. cit.

demptrice de Dieu et accomplit l'intention originale de Dieu dans la création²⁸. Pour cette raison BARTH souligne qu'en célébrant le jour du Seigneur le premier jour de la semaine l'Eglise a observé le sens et la teneur du quatrième commandement. Elle a compris que le jour du Seigneur « était non pas seulement le dernier, mais encore et surtout le premier jour de l'homme, et que, pour cette raison, il fallait le sanctifier »²⁹.

Dans l'époque présente, le signe de l'indicatif de l'accomplissement et de l'impératif de l'achèvement se manifeste par le jour du Seigneur. Les chrétiens sont libérés de la loi, car la puissance du commandement a été neutralisée par l'obéissance de Christ qui a pris notre place. Dans ce sens nous pouvons dire *non* à l'observance du sabbat, car Christ est notre repos³⁰. Mais, puisque nous sommes libres en Christ par la foi, nous disons *oui* au jour du Seigneur, signe présent qui nourrit notre espérance du rassemblement eschatologique du peuple de Dieu. L'attitude du chrétien doit éviter aussi bien le légalisme que la licence. Si nous sommes libres, c'est pour lui. Notre vie doit être réglée par la sienne, dans l'attente de la réalisation de son royaume.



Quand les chrétiens parlent d'un jour hebdomadaire consacré au Seigneur, il ne s'agit pas de l'observance d'une loi perpétuelle qui serait pour toutes les époques et tous les hommes. Le dimanche chrétien n'est pas une conformité à la loi, mais est une expression de foi. Si le Nouveau Testament ne parle pas d'un jour de repos, le fait que les chrétiens se rassemblent toutes les semaines rappelle la venue du Ressuscité vers les siens et le repas qu'il a célébré avec eux. Les assemblées de l'Eglise au premier jour de la semaine sont plus que l'imitation d'un modèle. Elles sont une condition de vie

²⁸ Cf. JEWETT, *op. cit.*, pp. 85 ss. qui donne une interprétation de la pensée de CULLMANN à ce sujet.

²⁹ BARTH, *op. cit.*, p. 53.

³⁰ La référence au Jour du sabbat en corrélation avec la question de l'observation de certains jours dans Col. 2 : 16 (cf. Rom. 14 : 5 ; Gal. 4 : 10, 11) pose un problème d'interprétation. S'agit-il d'une référence au sabbat juif (cf. I Chron. 23 : 31 ; II Chron. 2 : 4 ; 31 : 3 etc.) comme le disait déjà J. B. LIGHTFOOT au siècle dernier ? E. LOHSE (*Die Briefe an die Kolosser und an Philemon*, ad. loc.) déclare qu'il s'agit plutôt de l'observation des temps sacrés à cause des « principautés et des puissances » (v. 15). Le syncrétisme colossien aurait donc emprunté son vocabulaire au prosélitisme juif pour désigner ces jours sacrés (cf. N. HUGGEDE, *L'Epître aux Colossiens*, ad. loc.). Une autre possibilité est de voir dans ces régulations une allusion aux règles ascétiques de la communauté de la Mer Morte (cf. W. D. DAVIES, « Paul and the Dead Sea Scrolls : Flesh and Spirit » in *The Scrolls and the New Testament*, New York 1957, p. 167 s.; Pierre BENORR, *Exégèse et Théologie III*, Paris 1968, pp. 361 ss., et E. YAMAUCHI, « Qumran and Colosse », *Bibliotheca Sacra*, vol. 121, (1964), pp. 141 ss.). Le sabbat dont il est question pour les chrétiens de Colosses par ce lien avec l'ascétisme de Qumran serait, en quelque sorte, apparenté au sabbat juif. Quoi qu'il en soit, ce texte écrit contre les pratiques qui remettent en question la réalité de l'accomplissement du salut en Christ (v. 17) ne peut être utilisé par les chrétiens comme prétexte pour ne pas observer le Jour du Seigneur. Au contraire, l'observation du Jour du Seigneur par les chrétiens se fonde sur la réalité de la résurrection du Christ.

pour l'Eglise, car Christ est présent avec son peuple, au milieu de lui. L'Eglise existe à cause de la présence du Christ ressuscité. Christ, qui est apparu aux disciples le dimanche de Pâques, est présent, « là où deux ou trois sont assemblés » en son nom. Dans ses assemblées, l'Eglise signifie la grande assemblée eschatologique à la fin de l'histoire. Le jour du Seigneur, jour de résurrection et de jugement dernier, est la raison d'être de l'assemblée de l'Eglise locale au premier jour de la semaine.

Si donc il est possible de justifier le culte hebdomadaire des chrétiens, cette justification ne s'étend pas qu'au dimanche « civil » imposé par l'Etat. Nous devons être heureux lorsque le jour du Seigneur et le jour de congé coïncident, mais sans oublier que les chrétiens ne peuvent pas obliger les non-chrétiens à favoriser ce jour particulier. Dans la société moderne où les dimanches à l'écoisse sont en train de disparaître, on justifie un jour de « repos » pour des raisons humanitaires. Si les chrétiens peuvent chercher à préserver le dimanche civil pour cette raison, ils ne peuvent pas l'imposer à la société pour raison religieuse. Cependant, quand le dimanche est férié à cause de l'influence de la pensée chrétienne, les hommes bénéficient indirectement du signe de grâce de Dieu.

Plus profondément, le repos sabbatique nous met devant la réalité de l'homme et de son travail. Il démasque la prétention de l'homme qui cherche à trouver le sens de son existence dans ses actions autonomes et ses accomplissements humains. L'homme ne se valorise pas par son travail, par son service rendu aux dieux-machines, ni par le fait qu'il est le fils de ses œuvres. En pensant ainsi, nos prochains cherchent à créer leur propre repos. Plus on travaille, plus on possède pour se reposer. Quand on y « arrive », on fait travailler les autres pour payer son repos. Par contre, le repos que Dieu donne à l'homme démasque l'effort de l'homme qui veut être l'architecte de son destin. Ainsi Dieu nous dit que la valeur d'un homme vient du repos qu'il sait prendre. Comme créature, il est fait pour vivre le repos de Dieu. Sans ce repos, son travail perd son sens et devient l'effort de l'homme pour se fixer des buts par la puissance de ses mains. Le vrai repos est en Christ, qui apprend à l'homme que sa valeur vient non de ses œuvres, mais du fait qu'en Christ, il est restauré à l'image de son Créateur. La cité séculière n'est pas la nouvelle Jérusalem. Quand Dieu descend pour visiter la « Babel » construite par l'homme, c'est pour la juger, mais là où Christ règne, il donne aux hommes le vrai repos par la foi.

SOCIÉTÉ CALVINISTE

EXTRAITS DES STATUTS

1. — Principes

Article premier. — La Société calviniste, fondée à Paris, le 10 décembre 1926, a pour principes d'organisation et d'activité la doctrine exposée par CALVIN et par les confessions de foi qui s'inspirent de cet enseignement.

Article 2. — Elle a pour but : 1^o d'étudier et de propager le calvinisme, considéré comme élément de force et de progrès pour la pensée chrétienne ; 2^o de faire connaître la personne et les œuvres de CALVIN et la littérature réformée ancienne et moderne.

Article 3. — La Société calviniste s'interdit toute activité sectaire et toute œuvre de division ecclésiastique.

II. — Membres

Articles 7. — La Société calviniste compte diverses sortes de membres :

a) Les *membres* (sans autre qualificatif) déclarent leur accord avec l'article premier des présents statuts. Ils possèdent la voix délibérative et le droit de vote lors des assemblées générales de la Société.

b) Les *associés* sont ceux qui désirent témoigner leur sympathie pour l'un des buts poursuivis par la Société. Ils peuvent participer aux assemblées générales avec voix consultative ; ils ne possèdent pas le droit de vote.

c) Peuvent être nommés *correspondants* les collectivités (associations, bibliothèques, etc...). Les membres de ces collectivités ou leurs représentants sont invités à assister, au même titre que les associés, aux séances de la Société.

d) La Société pourra nommer *membres honoraires* les personnes qui se seront distinguées par des travaux ou des initiatives en harmonie avec l'œuvre de la Société.

Article 8. — La qualité d'*associé* ou de *membre honoraire* n'implique pas l'adhésion personnelle aux principes énoncés dans l'*article premier* des présents Statuts.

LA REVUE RÉFORMÉE

Abonnements, envois de fonds et dons

Tous abonnements de solidarité permettent d'assurer le service de la Revue :

- a) à prix réduit, aux pasteurs (ou assimilés) et aux étudiants;
- b) gratuitement aux bibliothèques d'hôpitaux, de sanas, de prisons, etc...;
- c) aux bibliothèques d'étudiants et de diverses Facultés, afin d'y faire connaître nos publications et en vue d'une raisonnable propagande.

Pour soutenir notre œuvre et faciliter nos publications, des dons peuvent être adressés soit par des coreligionnaires français qui désirent s'associer à notre travail, soit par des protestants étrangers qui, sans vouloir s'abonner à la Revue Réformée, sont cependant heureux de participer à notre effort.

FRANCE : Commandez : 10, rue de Villars, 78-Saint-Germain-en-Laye.

Abonnements, envois de fonds et dons : M. Jean MARCEL, 28, rue de Tourville, 78-Saint-Germain-en-Laye (Yvelines). C.C.P. Paris 7284.62.

Abonnement : 30,00 F. Abonnement de solidarité : 60 F ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 20 F.

Abonnement jumelé avec Perspectives Réformées : 50 F.

ALLEMAGNE : Dr. L. COENEN, 56, Wuppertal, 2, Krautstrasse, 74. Postscheckkonto Köln 71336.

Abonnement D.M. 19.—; Étudiants : D.M. 14.—.

BELGIQUE : M. le pasteur Paulo MENDES, Place A.-Bastien, 2, 7000 Mons-Ghlin. Compte courant postal 270-0003550-14.

Abonnement : 220 francs belges. Abonnement de solidarité : 400 francs belges ou plus.

Pasteurs et étudiants : 160 francs belges.

ETATS-UNIS. CANADA : STECHERT-HAFNER Inc., 31 East 10th Street, New-York 3, N.Y. (U.S.A.).

Abonnement : \$ 7 — Abonnement de solidarité : \$ 15 ou plus

GRANDE-BRETAGNE : Dr David HANSON, Milverton Lodge, 3, Ottawa Place Chapel Allerton, Leeds LS7 4L G.

Abonnement : £ 8.00. Student sub. £ 2.00.

ITALIE : Libreria di Cultura Religiosa, Piazza Cavour 32, Roma, C.C. Postale 1/26922.

Abonnement : lires 3.500

Pasteurs et assi. illés, étudiants : lires : 2.400

PAYS-BAS : Mme F.J.A. de Roo-PANCHAUD, «L'Abri», Hofakkers, 18, Zuid aren (Dr), Giro 604844.

Abonnement : Fl. 20.—. Abonnement de solidarité : Fl. 40.— ou plus.

Etudiants : prix réduit : Fl. 14.—.

PORTUGAL : Rui Antonio RODRIGUES, Avenida Dr Augusto da Silva Martine 17, Rossio ao sul do Tejo.

Abonnement : 150.— \$.

Pasteurs et assimilés, étudiants : 80.— \$.

SUISSE : M. R. BURNIER, Beauséjour, 16, 1003, Lausanne. Compte postal : 10.6345.

Abonnement : 20 francs suisses. Abonnement de solidarité : 40 francs suisses ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit : 15 francs suisses.

AUTRES PAYS : 35 F

PUBLICATIONS DISPONIBLES

1^e Au siège de *La Revue Réformée*, 10, rue de Villars, 78100 Saint-Germain-en-Laye, (France). C.O.P. Pierre MARCEL, 3456.23, Paris. 15 % de réduction, franco, pour commandes adressées au siège de la Revue

<i>Dans quel sens la Bible est-elle la Parole de Dieu ?</i>	F
<i>Rapport de la commission biblique désignée par l'Épiscopat Luthérien Suédois</i>	10,—
<i>Ta Parole est la Vérité, Conférence du Congrès de Théologie Evangélique de Paris 1968</i>	12,—
<i>Rudolf GROB, Introduction à l'Evangile selon saint Marc, Présentation de J.G.H. Hofmann</i>	7,—
<i>Birger GERHARDSSON, Mémoire et Manuscrits dans le Judaïsme rabbinique et le christianisme primitif</i>	7,—
<i>Canons du Synode de Dordrecht (1618-1619)</i>	5,—
<i>Jean CALVIN, Sermons sur la Prophétie d'Esaié LIII, touchant la mort et passion du Christ, 120 p.</i>	15,—
<i>Jean CALVIN. La Nativité :</i>	
1. L'Annonce faite à Marie et à Joseph	6,—
2. Le Cantique de Marie	6,—
3. Le Cantique de Zacharie	6,—
4. La Naissance du Sauveur	6,—
Les quatre fascicules ensemble	18,—
<i>G. C. BERKOUWER, Incertitude moderne et Foi chrétienne</i>	6,—
<i>Théodore de BÈZE, La Confession de Foi du Chrétien, Texte modernisé, Introduction, préface et notes de Michel Réveillaud</i>	15,—
<i>Herman DOOVENWERD, La nouvelle tâche d'une philosophie chrétienne</i>	10,—
<i>John MURRAY, Le Divorce</i>	10,—
<i>Auguste LECKER :</i>	
<i>La Prière</i>	6,—
<i>Des moyens de la Grâce</i>	8,—
<i>Le Péché et la Grâce</i>	6,—
<i>Pierre MARCEL :</i>	
<i>La Confirmation doit-elle subsister? Théologie Réformée de la confirmation</i>	10,—
<i>Le Baptême. Sacrement de l'Alliance de Grâce</i>	20,—
<i>L'Actualité de la Prédication</i>	7,—
<i>Christ expliquant les Ecritures</i>	3,—
<i>L'Humilité d'après Calvin</i>	8,—
 2^e A la Librairie Protestante, 140, Bd Saint-Germain, Paris. 6^e (Tarif Librairie)	
<i>Pierre MARCEL :</i>	
<i>A l'Ecole de Dieu, Catéchisme réformé</i>	12,—
<i>A l'Ecoute de Dieu, Manuel de direction spirituelle</i>	10,—
<i>La Confession de Foi des Eglises réformées en France, ou Confession de La Rochelle. Format de poche, « Les Bergers et les Mages »</i>	3.20
<i>Jean CALVIN :</i>	
<i>La vraie façon de réformer l'Eglise</i>	18,—
<i>Petit Traité de la Sainte Cène, Adaptation en français moderne, « Les Bergers et les Mages »</i>	4.50
<i>Institution de la Religion Chrétienne, 4 volumes, « Labor et Fides », Tome I</i>	42,—
<i>Institution, Tome II</i>	55,—
<i>chrétienne, Tome III</i>	90,—
<i>Tome IV</i>	115,—
<i>Commentaire sur le livre de la Genèse, « Labor et Fides » relié</i>	135,—
<i>Commentaire sur l'Evangile de Jean, « Labor et Fides » relié</i>	140,—
<i>Commentaire sur l'Epître aux Romains, « Labor et Fides » relié</i>	80,—
<i>Colossiens, « Labor et Fides » relié</i>	90,—
<i>Commentaires sur les Epîtres aux Galates, Ephésiens, Philippiens</i>	90,—